

# Mélanges posthumes

## Quatre études historiques sur la Chine

par  
Henri MASPERO (1882-1945)

**1950**

Un document produit en version numérique par Pierre Palpant,  
collaborateur bénévole

Courriel : [ppalpant@uqac.ca](mailto:ppalpant@uqac.ca)

Dans le cadre de la collection : "Les classiques des sciences sociales"  
dirigée et fondée par Jean-Marie Tremblay,  
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Site web : [http://www.uqac.ca/Classiques\\_des\\_sciences\\_sociales/](http://www.uqac.ca/Classiques_des_sciences_sociales/)

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque  
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web : <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Un document produit en version numérique par Pierre Palpant, collaborateur bénévole,  
Courriel : ppalpant@uqac.ca

à partir de :

MÉLANGES POSTHUMES SUR LES RELIGIONS ET  
LA CHINE, III, ÉTUDES HISTORIQUES.

par Henri MASPERO (1882-1945)

Publications du musée Guimet, Bibliothèque de diffusion, volume LIX.  
Presses Universitaires de France, Paris, 1950, pages 35-92.

Police de caractères utilisée : Times, 12 points.  
Mise en page sur papier format Lettre (US letter), 8.5"x11''

Édition complétée le 30 septembre 2005 à Chicoutimi, Québec.

## TABLE DES MATIÈRES

- I. Influences occidentales en Chine avant les Han.
- II. Le roman historique dans la littérature chinoise de l'antiquité.
- III. La vie courante dans la Chine des Han, à propos d'une exposition du musée Cernuschi.
- IV. Les commencements de la civilisation chinoise

INFLUENCES OCCIDENTALES  
EN CHINE  
AVANT LES HAN<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup> Conférence faite à l'Université Keiyô de Tôkyô, avril 1929, avec insert de quelques fragments d'un autre manuscrit de Maspero de la même époque.

p.37 On a longtemps cru, aussi bien en Occident qu'en Extrême-Orient, que la civilisation chinoise s'était constituée de façon entièrement indépendante, au moins à ses débuts. On est arrivé peu à peu à reconnaître que les apports extérieurs ont été plus nombreux, et surtout plus fréquents qu'on ne pouvait le supposer d'abord ; et il était réservé à ces dernières années de montrer que des relations entre la Chine et l'Occident avaient existé de tout temps, et que des influences venues de l'Europe Orientale et de l'Asie Méditerranéenne s'étaient fait sentir dès l'époque néolithique.

M. J. G. Andersson a trouvé, à côté de poteries dont les formes sont déjà presque celles qui seront caractéristiques de l'art chinois archaïque (*trépiéd ting*, etc.), deux pièces polychromes dont le style d'ornementation rappelle celui de la poterie de Tripolje dans le Sud de la Russie, et de Suse en Perse. Mais les trouvailles sont encore trop peu nombreuses et l'ensemble des faits trop mal déterminé pour qu'il soit possible d'en tirer des conclusions définies pour l'instant.

Si, à l'époque néolithique, la Chine septentrionale paraît avoir déjà subi en quelque mesure l'influence occidentale, il semble qu'au contraire, au début de la période historique, vers le IX<sup>e</sup> siècle A. C. et les siècles suivants, des circonstances défavorables que nous ignorons aient rendu les communications impossibles ou tout au moins très rares.

Cette situation changea de nouveau entre le VI<sup>e</sup> et le IV<sup>e</sup> siècle. La constitution de l'empire achéménide de l'Inde à la Méditerranée, et la formation d'une sorte d'empire scythique chez les nomades du Nord de la Mer Noire et du Caucase (empire qui fut plus tard remplacé par un empire sarmate), répandirent largement l'influence iranienne chez les barbares d'Asie Centrale. De leur côté, les Chinois eux-mêmes, longtemps séparés des nomades du Nord par des tribus p.38 de barbares montagnards (au Tche-li, au Chan-si et au Chen-si), avaient peu à peu réussi à soumettre ces barbares et se trouvèrent, au IV<sup>e</sup> siècle A. C., en contact direct avec le monde extérieur. Il en résulta des échanges et des emprunts de toute sorte. Les Chinois empruntèrent de toute main, objets matériels, techniques d'artisans, sciences et méthodes de travail intellectuel, connaissances diverses, etc. Alors commença ce grand courant d'échange qui dura jusqu'au jour où l'expansion musulmane eut fermé les routes pour des siècles.

Les objets matériels dont, à cette époque, on peut attribuer sûrement la présence en Chine à un emprunt occidental ne sont pas très nombreux. La plupart se rapportent à la guerre : ce sont des armes et des équipements empruntés aux voisins du Nord ; peut-être même leur ont-ils emprunté plus encore, et la technique du fer, qui apparaît précisément en Chine vers le IV<sup>e</sup> siècle A. C., est-elle venue aussi des Barbares du Nord ; mais cette dernière

question, à peine effleurée par Hirth il y a une vingtaine d'années, mal étudiée plus récemment par M. Tchang Hong-tchao dans son *Che-ya*, aurait besoin d'être complètement reprise avant qu'on pût conclure définitivement.

Au IV<sup>e</sup> siècle A. C., les principautés de Tchao et de Ts'in se trouvaient, à la suite de la soumission des barbares de Tai, au Nord du Chan-si, et des Jong du Nord du Chen-si, en contact avec les Huns, tribus nomades qui occupaient les deux rives du Fleuve Jaune et avaient leur centre autour de Cho-p'ing. Or, dès ce moment, l'organisation de l'armée et la tactique militaire de ces deux principautés changent. L'armée chinoise antique tirait sa force principale des chars de guerre, montés par trois guerriers, cocher, lancier, archer, et accompagnés de fantassins ; la cavalerie était inconnue. Au Tchao et au Ts'in, les corps de chars de guerre, peu maniables, furent remplacés par des corps de cavalerie analogues aux troupes hunniques, et qui, organisés sur le modèle des barbares, furent équipés comme eux : l'armure chinoise en peau de rhinocéros, si lourde et si raide que celui qui en était revêtu était, d'après le *Li-ki*, dispensé de saluer rituellement, et d'ailleurs impossible à porter à cheval, fut remplacée par l'armure d'écailles imbriquées (écaille de <sup>p.39</sup> cuir, ou mailles de métal), d'origine iranienne, que portaient les cavaliers barbares, et dont M. Laufer a conté l'histoire dans la première partie de son ouvrage *Chinese Clay Figures* intitulée *Prolegomena on the History of Defensive Armour* (Chicago, 1914). Le casque conique, la dague courte de l'époque des Han ont aussi la même origine.

Si les guerriers barbares n'avaient fourni aux Chinois qu'une nouvelle espèce d'armure, l'intérêt de la chose, quelque grand qu'il eût pu être à l'époque, serait assez mince pour l'histoire de la civilisation chinoise. Mais la chance fit qu'ils leur donnèrent, inconsidemment du reste, beaucoup plus. Sur les armures qu'ils portaient étaient fixés des ornements de toute sorte, ainsi que sur le harnachement des chevaux : boucles de ceinturon, gardes et fourreaux de sabre, carquois, brides, etc. ; et les ornements étaient dans le style qu'on appelle souvent scythique parce que les meilleurs spécimens en ont été découverts dans le Sud de la Russie, territoire des anciens Scythes. On l'a très heureusement défini comme « style animal », à cause du rôle presque exclusif qu'y joue l'animal, réel ou fantastique, dans le dessin. C'est un style purement décoratif où l'observation réaliste est toujours subordonnée à l'interprétation ornementale. Employé presque exclusivement à la décoration des petits objets (les Scythes nomades habitaient sous des tentes, et ne se bâtissaient ni villes, ni palais, ni temples, pour la construction ou l'ornementation desquels ils auraient pu être amenés à élaborer un style propre d'architecture, de sculpture ou de peinture), il a tendance à remplir complètement le petit espace qui lui est alloué, sans laisser de vides. Les motifs d'ailleurs sont peu nombreux, animaux retournant la tête en arrière, parfois jusqu'à se mordre la queue, animaux renversés se tordant sur eux-mêmes, animaux se battant et se dévorant mutuellement, etc. ; mais, grâce

à l'imagination des artistes qui savaient en renouveler indéfiniment l'expression, leur répétition ne produit pas la monotonie. Les espaces vides dans le dessin du corps d'un animal sont couverts eux-mêmes de dessins d'animaux ou d'oiseaux, représentés en entier ou en partie ; les extrémités se transforment, elles aussi, en animaux ou en plantes : griffes, queue, cornes, oreilles <sup>p.40</sup> deviennent des têtes d'animaux. Et tout ce qui dépasse, pieds d'un vase, anses, manches, prend des formes de bec d'oiseau, de museau de lion, de trompe d'éléphant, ou encore de pattes avec des griffes de fauve ou de rapace ; quelquefois même les pattes, la queue, les yeux, les oreilles se muent en feuilles ou en fleurs. Les animaux fantastiques voisinent avec les animaux réels : griffons à tête d'aigle sur un corps de lion, dragons, quadrupèdes ailés, à côté de lions, de taureaux, de cerfs, etc. Et malgré ce caractère ornemental et cette tendance au fantastique, les œuvres de cet art, les meilleures au moins, sont d'une vie réelle, pittoresque, remuante et grouillante. L'artiste scythique avait un don de saisir le mouvement sur le vif, de rendre avec vigueur l'action violente et brutale, qui prêtait une vie exubérante à ses créations les plus monstrueuses.

Ce style, ce n'étaient pas les nomades semi-barbares de la Russie Méridionale ni, moins encore, ceux de la Sibérie Occidentale qui l'avaient créé. Il semble être né de l'adaptation de l'art mésopotamien aux besoins de populations voisines ; dès une haute époque, il se répandit des rivages de la Méditerranée et de la Mer Egée, où il influença l'art minoen et l'art mycénien, jusqu'aux bords de l'Indus où il se retrouve, semble-t-il, dans les découvertes de Mohenjo-daro, ne laissant guère que l'Égypte entièrement hors de sa sphère. Le développement rapide de la civilisation chez les populations nouvelles de l'Asie Mineure et de la Grèce le fit peu à peu disparaître de ces régions, où il céda la place à d'autres formes d'art ; le triomphe de l'art grec acheva de lui être fatal en Occident. Mais il survécut chez les populations de culture arriérée, celles qui, plus éloignées des nouveaux foyers artistiques, eurent le plus de peine à se créer un art propre ; la culture du Kuban, au Nord du Caucase, vers le Xe siècle A. C., en est imprégnée. Les Scythes l'apportèrent avec eux lorsqu'ils envahirent le Sud de la Russie vers le VIII<sup>e</sup> siècle. Et, d'autre part, il se conserva fort tard dans l'Iran. Chez les Perses, il semble être resté l'art populaire et industriel, même après que la conquête de toute l'Asie Antérieure les eut remis en contact direct avec d'autres civilisations et que l'art babylonien fut devenu chez eux l'art officiel. Peu à peu, d'ailleurs, chez les Perses comme chez <sup>p.41</sup> les Scythes, l'influence de l'art grec se faisait sentir de plus en plus pressante.

Mais, avant de disparaître complètement, ce « style animal » se répandit à travers toute l'Asie, en Sibérie chez les tribus des bords de l'Énisséi, et jusqu'en Mongolie comme l'ont montré les découvertes de ces dernières années. Il eut à se transformer pour s'adapter au goût de ces populations, moins hellénisées que les Scythes, et au contraire pénétrées d'influences iraniennes. Presque dès l'origine, les Sarmates, proches voisins des Scythes

sur les bords de la Caspienne et au-delà de l'Oural, et qui devaient finir par détruire leur empire et le remplacer dans toute la Russie Méridionale au IV<sup>e</sup> siècle A. C., lui firent subir une forte influence iranienne. Ce qu'il pouvait avoir de contenu religieux disparut : les figures de divinités et de démons, fréquentes dans les pièces perses ou dans celles du Louristan, se rencontrent de moins en moins à mesure qu'on s'éloigne chez les Scythes ou les Sarmates ; les animaux fantastiques subsistent, mais ce sont les animaux réels qui prennent la première place. L'influence iranienne introduisit chez eux l'amour de la polychromie et des pierres enchâssées, que Rostovtzeff, dont les travaux ont tant fait pour élucider ces questions complexes, considère comme caractéristiquement sarmate par opposition à l'art scythique plus hellénisé. Mais, au fur et à mesure que les découvertes se multiplient, les ressemblances entre les objets de provenances diverses se montrent plus nettes : scythes, sarmates ou perses, ils sont bien du même style et ne diffèrent guère que par la plus ou moins grande habileté des artisans, meilleurs ouvriers en Perse qu'en Asie Centrale.

C'est ce style qui conquiert l'Asie Centrale et Orientale. Évidemment, ce ne fut pas sans s'affaiblir et se défigurer en route ; et les spécimens que les Huns et leurs voisins purent en apporter en Chine n'étaient certainement pas parmi les meilleures pièces. Et cependant ils eurent une influence énorme.

Ils arrivaient au bon moment. L'art archaïque de la Chine, strictement rituel, se mourait avec la société et la religion qui lui avaient donné naissance ; à côté de ses motifs d'une stylisation un <sup>p.42</sup> peu monotone, l'imprévu de la décoration scytho-sarmate séduisit d'autant plus les Chinois qu'il trahissait peu leurs habitudes artistiques, étant, de même que leur art archaïque, essentiellement décoratif.

Ils commencèrent par copier les objets usuels : on a retrouvé quelques-uns de ces objets chinois, presque identiques à leurs prototypes scythes. Mais bientôt, ne se contentant plus d'imitation pure et simple, ils surent en dégager les motifs principaux, qu'ils introduisirent partout, jusque dans la décoration des objets rituels qui relevaient de l'art archaïque. L'influence étrangère fut assez forte pour donner une figure iranienne à de vieilles conceptions chinoises. Les animaux fantastiques chinois, le tigre, le dragon, les gardiens des points cardinaux à l'intérieur de tombeau, furent représentés sous des types iraniens ; et les lions ailés qui gardent l'extérieur des tombeaux des Han, des Leang et des T'ang montrent combien les effets de cette influence furent durables. Le griffon à tête de lion fut de bonne heure identifié au tigre, qui selon les Chinois préside à l'Occident ; il devint un motif d'ornementation fréquent : des *yeou* de la fin des Tcheou, qu'on trouve dans presque toutes les grandes collections, ont le couvercle décoré d'une tête de griffon aux larges crocs, aux énormes cornes ; d'autres *yeou* sont entièrement traités en griffons, la tête sur le couvercle, la panse décorée d'ailes enroulées stylisées, les pieds,



quand il y en a, ornés de griffes ; et quelquefois un petit animal, ou même un homme s'applique à la poitrine entre les pattes de devant, comme dans un très beau vase de la collection Sumitomo.

Le nouveau style d'ailleurs n'exclut pas complètement l'art archaïque : outre que celui-ci impose souvent des formes traditionnelles, des motifs en survivent au moins à titre d'ornements secondaires, destinés à remplir les vides de la décoration de style scytho-sarmate ; et les artistes chinois arrivent à les fondre l'un et l'autre en un ensemble harmonieux.

Quant à tout ce qui n'est pas obligé de s'asservir à certaines formes archaïques, menus objets de la vie usuelle (aiguilles de tête, pendeloques, amulettes, agrafes, etc.), quelle qu'en soit la matière, métal, jade, etc., le style nouveau y règne en maître. Les pièces de <sup>p.43</sup> jade, les plus soignées, sont peut-être les plus intéressantes au point de vue artistique ; les artisans en jade créèrent de charmantes séries de petits animaux, lièvres assis, tapis, prêts à bondir, cerfs, oiseaux, dragons, etc., montrant tous une sûreté remarquable d'interprétation du mouvement de l'animal.

Plus tard, les conquêtes grecques en Haute Asie, au temps d'Alexandre et de ses successeurs, apportèrent des influences helléniques. Celles-ci ne s'exercèrent pas directement, mais toujours à travers cette sorte de filtre qu'étaient les peuplades établies dans l'Asie Centrale, en sorte que l'influence artistique de la Grèce fut en Chine bien différente de ce qu'elle fut dans l'Inde vers le même temps.

Dans l'Inde, des satrapes et des dynastes grecs attirèrent des artistes grecs qui travaillèrent sur place, créant des ateliers, et apportant ainsi aux artistes indigènes non pas quelques oeuvres à imiter, mais tout leur art avec leurs techniques et aussi leurs idées d'esthétique et leur idéal artistique. En Chine, au contraire, les objets apparurent tout seuls, et ce fut aux artistes indigènes de découvrir comment on pouvait les imiter et s'en inspirer. Et, de plus, ce furent surtout des objets industriels, et non des oeuvres d'art, qui parvinrent en Extrême-Orient, étoffes brodées pour les vêtements, tentures d'appartement ornées de scènes et de personnages, comme celles dont des fragments ont été retrouvés dans des tombeaux de l'époque des Han en Mongolie ; et ils étaient moins en style hellénistique, qu'en ces styles particuliers créés par les Grecs à l'usage des Orientaux, styles gréco-syrien, gréco-iranien, gréco-bactrien. Du moins ces objets présentaient-ils des scènes plus proches de la vie réelle que les fantastiques combats d'animaux des boucles de ceintures scytho-sarmates.

C'est d'après tous ces éléments que les artistes chinois paraissent s'être constitué à eux-mêmes un style et une technique absolument personnels. Après la période d'imitation, ils surent s'assimiler assez bien l'esprit de l'art étranger pour ne plus se sentir obligés d'en copier les formules.

<sup>p.44</sup> La peinture paraît être née de la transposition en décoration murale de l'ornementation des tentures et étoffes gréco-iraniennes ; la sculpture, au contraire, de l'adaptation du travail des petites pièces d'ornementation de l'habillement ou des harnais à la décoration des poutres de bois et des colonnes des maisons. L'une et l'autre, purement décoratives, ne restèrent pas sans action réciproque, la sculpture profitant de tous les progrès du dessin et de la peinture, ainsi qu'elle a fait de tout temps en Chine, et la peinture, de son côté, reprenant sans cesse au contact de la sculpture quelque chose de l'amour du mouvement échevelé propre à l'art scytho-sarmate. De toute cette évolution d'ailleurs, nous ne saisissons que les traces dernières, car les grandes oeuvres des derniers siècles avant notre ère, les palais des Ts'in et des Han avec toutes leurs peintures et leurs sculptures, ont disparu, et quand nous trouvons enfin des oeuvres nombreuses, au temps des Han Postérieurs, la période des tâtonnements est clos depuis longtemps.

Mais, si les Chinois surent merveilleusement développer ce qu'ils reçurent de cet art étranger, ce n'en est pas moins de lui qu'ils apprirent à observer les animaux, à en reproduire les poses, les attitudes, les expressions caractéristiques, malgré la stylisation et en dépit des contorsions imposées par les nécessités décoratives. C'est à cette école qu'ils commencèrent à dégager leur merveilleux talent d'animalier, qui saisit moins la forme et la ligne que le mouvement et l'allure ; c'est là qu'ils prirent cet amour de la vie animale prise sur le vif et représentée dans tout son élan et sa force, tendance qui, se répandant dans toutes les manifestations de leur art, a tendu à lui donner pour idéal, à l'inverse de l'idéal grec, le rythme de l'action.

Si les mercenaires barbares apportèrent en Chine, aux IV<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles avant l'ère chrétienne, des objets matériels dont les Chinois tirèrent un parti prodigieux et hors de proportion avec leur mérite intrinsèque, une autre catégorie d'étrangers leur apporta des connaissances diverses, des idées, jusqu'à des contes populaires qui n'eurent évidemment pas, dans l'histoire de la civilisation chinoise <sup>p.45</sup> en général, l'importance des précédents, mais dont certains jouirent néanmoins eux aussi d'une fortune étonnante.

La formation de l'empire perse achéménide, en absorbant tous les anciens empires de l'Asie Méditerranéenne d'une part, et en unifiant d'autre part toutes les tribus iraniennes sous le sceptre du Grand Roi, paraît avoir été un facteur décisif dans les rapports de l'Occident avec la Chine. Dans les dernières années du VI<sup>e</sup> siècle A. C., Darius avait conquis les grandes plaines qui forment les glacis orientaux et septentrionaux du plateau iranien, à l'Est, dans l'Inde, le Penjab, et au Nord la Bactriane et la Sogdiane. Dans l'ordre et la sécurité relatives que faisait régner le nouveau régime, des relations suivies et régulières pouvaient s'établir. Et à travers les pays du bassin du Tarim, où se parlaient en ce temps des langues indo-européennes, tocharien, koutchéen, etc., des caravanes régulières et fréquentes pouvaient commencer à porter les

marchandises, et aussi les idées, les plus simples au moins, de l'Occident vers l'Extrême-Orient et probablement aussi (mais ceci est moins saisissable dans le peu que nous savons de l'histoire réelle de l'Iran) en rapporter en sens inverse. Plus tard la conquête d'Alexandre, la formation de l'Empire Séleucide, puis celle d'États hellénistiques en Asie Centrale, donna plus de force à ces rapports.

Fait singulier, ce sont des Hindous, non des Iraniens, qui semblent avoir fait le transit de l'Extrême-Orient. Et comme des notions d'origine étrangère apparaissent dans la littérature chinoise de ce temps, mais que jamais il n'y est fait mention des commerçants étrangers eux-mêmes, il est vraisemblable que la plupart d'entre eux n'allèrent jamais jusqu'en Chine même. Ils devaient s'arrêter du côté de Lan-tcheou, où la route coupait le Fleuve Jaune, et là, à ce point de rencontre des caravanes d'Occident et de la batellerie chinoise, devait se tenir le marché où, après la conquête des tribus barbares occupant les montagnes qui séparent les hautes vallées de la Wei et de ses affluents du cours supérieur du Fleuve Jaune, les princes de Ts'in établirent vers le début du III<sup>e</sup> siècle la commanderie de Long-si. C'est probablement pour cela que le pays qu'ils atteignaient après une si longue course leur était seulement connu comme Ts'in, dont les Hindous <sup>p.46</sup> firent Cîna, ce nom qui devait avoir une si prodigieuse fortune, puisque, à part les Russes, tous les peuples d'Occident, Hindous, Musulmans, Européens, l'ont employé de tout temps pour désigner la Chine, et que dans ce pays même il a fini par revenir, porté par le bouddhisme, sous la forme Tche-na, transcription du sanscrit Cîna : forme qui jusqu'à nos jours, prononcée à la japonaise (Shina), sert au Japon à désigner la Chine.

Ce que la Chine reçut ainsi, avant les Han, dans le domaine des idées, ce ne pouvait naturellement être que des notions simples, au moins au début : les étrangers qui venaient là n'étaient ni des philosophes ni des savants, ils rencontraient des Chinois également peu cultivés. Aussi est-ce bien à tort, à mon avis, que l'on a cherché dans l'Inde l'origine de la mystique taoïste ancienne. Les faits mystiques sont des faits de psychologie qui, pour n'être pas fréquents, n'en sont pas moins universellement répandus, et cela, indépendamment du degré de culture et de civilisation ; les transes extatiques de Lao-tseu, de Tchouang-tseu, de Lie-tseu sont la forme raffinée, et pourvue d'interprétations philosophiques, des transes extatiques des sorciers et des sorcières *hi-wou* de la Chine antique. Ce que les commerçants étrangers apportèrent était bien plus simple. Ce furent d'abord des connaissances géographiques : les Chinois apprirent soudain l'existence vers l'Ouest d'un monde inconnu qu'ils ne soupçonnaient pas et ils acceptèrent tout ce que leur en racontèrent les voyageurs, faits de géographie véritable et de géographie mythique tout à la fois (leurs informateurs eux-mêmes ne distinguaient guère entre elles).

Ils apprirent à chercher la montagne mythique des Hindous, le Meru, avec ses quatre fleuves qui, après avoir fait le tour de la montagne, vont se jeter dans l'Océan, chacun vers l'un des points cardinaux, et ils crurent pouvoir l'identifier à un lieu de leur propre géographie, le K'ouen-louen, qui n'avait certainement aucun rapport réel avec lui. Mais le *Yu-kong* ou « Tribut de Yu », chapitre géographique du *Chou-king*, a une province dans laquelle trois fleuves (mais non quatre) coulaient dans des directions opposées, le Fleuve Jaune vers l'Est, l'Eau Noire vers le Sud, et l'Eau Faible vers <sup>p.47</sup> l'Ouest, allant se jeter dans les Sables Mouvants ; c'est là que, parmi d'autres noms de tribus sauvages, se trouve aussi celui de K'ouen-louen. Pourquoi est-ce lui qui fut choisi pour être identifié au Meru ? Il est impossible de le deviner : le *Yu-kong* n'établit aucun lien entre ce nom de K'ouen-louen et les trois fleuves : de plus, ce nom n'y désigne pas une montagne, mais une tribu de Jong ; et d'autre part, il n'y a aucun lien même lointain entre ce nom et celui de Meru, ni même avec le nom de la montagne sainte analogue, mais un peu différente, des Iraniens, Alberezaiti. Le Meru d'ailleurs se dédoubla en Chine. Simple fait géographique, ce fut le K'ouen-louen. En tant que montagne des dieux, située au milieu de l'Océan, et reposant sur une tortue, il devint les Iles des Immortels, P'eng-lai, etc., posées elles aussi dans la mer sur des tortues. A la fin du III<sup>e</sup> siècle A. C., l'empereur Ts'in Che-houang devait envoyer des expéditions en mer à leur recherche, comme plus tard, sous Wou-ti des Han, en 122 A. C., Tchang K'ien devait vainement chercher le K'ouen-louen en Asie Centrale.

Des notions de géographie positive étaient elles aussi importées. Pour les commerçants indiens, comme pour les Chinois, le Meru (= K'ouen-louen) était certainement le nom général de l'énorme massif montagneux qu'il fallait contourner pour aller de l'Inde en Chine et, comme tel, il appartenait à la géographie réelle : il était le pays d'où vient le jade, comme le sait fort bien Mencius. Entre cette montagne et les Sables Mouvants, la Chine apprit l'existence d'un fleuve coulant de l'Ouest à l'Est, et dès ce temps ils firent du Tarim le cours supérieur de leur propre Fleuve Jaune, qui, après avoir fait le tour du K'ouen-louen et traversé l'Eau Sans Fond (Wou-ta-chouei), en sort par le Sud-Ouest au Mont des Pierres Entassées (Tsi-che-chan, un autre nom du *Yu-kong* exporté loin dans l'Ouest) et coule à travers les pays d'Occident (Si-yu) jusqu'au lac Ye-ou (probablement le Lob-Nor), où il se jette et d'où un cours d'abord souterrain, puis à ciel ouvert, le conduit en Chine. Par delà le K'ouen-louen, aux lieux où le Soleil se couche, la Mer Occidentale (Si-hai) n'est probablement pas un écho de l'existence de la Méditerranée, mais simplement le correspondant mythique de la Mer Orientale où le soleil se lève, complétant le groupe des <sup>p.48</sup> Quatre Mers qui entourent le monde habité et en baignent les quatre faces.

Toutes ces nouveautés plurent à ce point aux Chinois que divers ouvrages leur furent consacrés et eurent un succès considérable. Il nous reste plusieurs rédactions d'un petit opuscule accompagné de cartes et de dessins (ceux-ci

malheureusement perdus) qui décrivaient les peuples étranges des régions situées loin des royaumes centraux : deux ont été incorporés au *Chan-hai-king* ou « Livre des Monts et des Mers », et un autre au *Houai-nan-tseu* ; et le *Chan-hai-king* encore contient des fragments d'une description particulière du K'ouen-louen. Un roman fut consacré à la mise en oeuvre de toutes ces données, le *Mou-t'ien-tseu-tchouan* « Biographie de Mou, Fils-du-Ciel » : on y décrivait les randonnées aux quatre extrémités du monde du grand roi conquérant de la dynastie Tcheou, le roi Mou. Enfin, les poèmes de K'iu Yuan sont pleins d'allusions au K'ouen-louen. Cette brusque découverte d'un Occident merveilleux piqua évidemment la curiosité des Chinois du IV<sup>e</sup> siècle avant l'ère chrétienne.

A mesure que les relations devenaient plus fréquentes entre l'empire iranien et la Chine, d'autres que des commerçants durent se mêler aux caravanes, et des étrangers d'esprit aventureux durent plus d'une fois accompagner les bateliers chinois, par delà Long-si, jusqu'en Chine même. Des astrologues, des alchimistes, des médecins, des devins, etc., toutes sortes d'aventuriers que quelque raison contraignait à quitter leur pays natal, durent aller y chercher fortune.

Il n'était pas besoin de spécialistes pour enseigner aux Chinois que l'année solaire n'a pas, comme ils le croyaient, 366 jours juste, mais environ 365 1/4 : les voyageurs ordinaires y suffisaient, si même les Chinois ne finirent pas par le découvrir tout seuls. Mais il fallut certainement que des astrologues occidentaux vinssent jusqu'en Chine même pour enseigner aux Chinois à établir un calendrier luni-solaire mathématiquement correct, avec la période de dix-neuf ans : quand au début du III<sup>e</sup> siècle A. C. ce calendrier fut officiellement appliqué dans le pays de Ts'in, le mois intercalaire <sup>p.49</sup> *jouen-yue* y était encore placé à date fixe après le neuvième mois, l'année commençant avec le dixième mois, conformément à l'usage babylonien. Naturellement ces astrologues apportaient avec eux l'astrologie, à leurs yeux bien plus importante que l'astronomie : les Chinois furent des élèves si dociles qu'un savant allemand, Bezold, précisant les idées émises précédemment par Jastrow, a pu montrer que certaines phrases du chapitre sur l'astrologie (*T'ien-kouan chou*) des *Mémoires Historiques* de Sseu-ma Ts'ien, qu'il connaissait par la traduction française de Chavannes, recouvrent exactement (les noms propres naturellement changés) des passages des tablettes astrologiques assyriennes. Les alchimistes eurent peut-être un succès égal ; mais ce n'est qu'au début des Han, dans la première moitié du II<sup>e</sup> siècle A. C., que nous trouvons mention du premier alchimiste chinois connu.

Ces étrangers apportaient jusqu'à des légendes et des contes populaires qui se répandirent dans la population. Le sinologue allemand Conrady a montré que plusieurs apologues d'animaux contenus dans le *Tchan-kouo-ts'ö* sont

d'origine indienne. Un trait de folk-lore iranien a même pénétré dans l'histoire chinoise ancienne, où il figure par deux fois ; et les deux fois il s'est attaché à la dynastie Yin ou à ses descendants de Song : c'est la légende du roi qui tire des flèches contre le ciel ; les flèches retombent ensanglantées, après avoir blessé le dieu qui est dans le ciel ; et le roi meurt bientôt après, soit victime de ses propres flèches, soit par quelque autre prodige, en punition de son sacrilège. Ce trait merveilleux est célèbre en Europe sous le nom de « la flèche de Nemrod » parce qu'il est attribué à ce chasseur biblique. Il a plu particulièrement aux Chinois anciens, qui l'ont attribué d'une part au roi Wou-yi des Yin, de l'autre à son lointain descendant, le roi K'ang, dernier souverain de Song ; mais comme il était incompréhensible pour eux, ils l'ont déformé (à moins que ce ne soient les historiens qui ont essayé de faire rentrer le miracle dans le cadre de la vie normale) : le roi, Wou-yi ou K'ang, ne tire plus directement sur le ciel ; il suspend à une perche une outre <sup>p.50</sup> pleine de sang qu'il appelle ciel, et c'est sur elle qu'il tire. Ce n'en est pas moins un sacrilège, et il périt bientôt.

C'est ainsi que, petit à petit, des notions nouvelles de toutes espèces pénétrèrent en Chine, notions techniques, connaissances géographiques, contes, etc. Un homme de génie de la deuxième moitié du IV<sup>e</sup> siècle et du début du III<sup>e</sup> siècle A. C., Tseou Yen, devait essayer de les amalgamer avec les idées proprement chinoises pour en tirer un système cosmologique. Il ne reste malheureusement rien de ses oeuvres. Nous savons seulement que, tâchant de mettre d'accord la théorie indienne selon laquelle le monde est composé de sept *dvîpa*, grands continents entourés d'eau, disposés autour du mont Meru comme les pétales d'une fleur, avec la vieille tradition chinoise d'une division du monde (chinois) en neuf provinces *tcheou*, il enseignait qu'autour du K'ouen-louen, centre du monde, étaient disposés neuf continents *tcheou*, entourés chacun d'une ceinture de mers qui empêchait de communiquer de l'un à l'autre, avec un Océan (Ta -ying-hai) enveloppant le tout ; et que la Chine n'était elle-même que l'un de ces continents, celui du Sud-Est, appelé Chen-tcheou. Il introduisit cette description dans un système philosophique par ailleurs purement chinois, où il essayait de mettre d'accord la théorie du *yin* et du *yang* et celle des Cinq Eléments (*wou-hing*).

Vous avez sans doute remarqué un fait curieux. On peut établir un double courant d'infiltration de choses et d'idées occidentales en Chine : l'un venu des pays barbares du Nord et du Nord-Ouest ; l'autre venu de l'Inde et de l'Iran par l'Asie Centrale. Or ce que les Chinois apprirent par ces deux voies fut entièrement différent. Des barbares du Nord, ils reçurent seulement des objets matériels, armures, harnachements, probablement la technique du fer ; ce n'est que par un véritable coup de génie qu'ils surent tirer de là les éléments d'un art nouveau qui, très vite, dépassa de loin celui de leurs initiateurs.

Au contraire, aux gens de l'Inde et de l'Iran, les emprunts furent dans le domaine des idées : connaissances intellectuelles, surtout. Les Chinois de ce temps, supérieurs de tout point <sup>p.51</sup> à leurs voisins barbares du Nord, n'avaient à leur prendre que des objets ; au contraire, sans être inférieurs à leurs lointains voisins de l'Inde et de l'Iran, ils trouvaient chez ceux-ci une culture différente, des disciplines scientifiques inconnues ou plus développées, qui piquaient leur curiosité et les attiraient. Toutes ces nouveautés d'ailleurs, quelle qu'en fût l'origine, vinrent se fondre harmonieusement dans la pensée chinoise qu'ils contribuèrent à enrichir sans la dévier.

Bien avant les Han, les Chinois empruntèrent donc beaucoup à l'Occident. Certes, sous cette dynastie, les conquêtes de Wou-ti et l'établissement d'un protectorat chinois en Asie Centrale permirent le développement de relations plus suivies et plus régulières entre les grands centres de civilisation du monde antique ; mais ce ne fut que la continuation et le développement d'un état de choses existant depuis longtemps déjà. Des deux grandes innovations d'origine étrangère qui eurent sur la société chinoise antique une action profonde et durable, et qui furent parmi les agents les plus puissants de son évolution, l'une, l'adoption du bouddhisme, remonte à l'époque des Han, mais l'autre, la création d'un art nouveau, est antérieure à cette dynastie. L'apport, en soi assez médiocre, des barbares presque incultes eut sur la civilisation chinoise une influence presque égale à celui de l'Inde civilisée. Tant il est vrai que, dans les emprunts que les divers peuples et les diverses civilisations se font entre eux, la part de celui qui emprunte, et l'utilisation de l'emprunt, ont souvent plus d'importance que la chose empruntée elle-même.

\*

\* \*

LE ROMAN HISTORIQUE  
DANS LA LITTÉRATURE CHINOISE  
DE L'ANTIQUITÉ <sup>1</sup>

---

<sup>1</sup> Conférence faite à l'Université Impériale de Tôkyô, mars 1929.



p.55 Quand on lit attentivement le *Che-ki* de Sseu-ma Ts'ien, on ne peut manquer d'être frappé de l'incohérence de sa chronologie pour la période des Royaumes Combattants. Sseu-ma Ts'ien lui-même s'en était rendu compte, et pour mettre un peu d'ordre dans ce chaos, il avait composé un Tableau Chronologique des Six Royaumes, *lieou-kouo nien-piao* ; mais le système qu'il y propose est loin d'être satisfaisant. Dans certains cas, il a été possible de corriger quelques-unes des erreurs qu'il a commises ; mais il y a des cas qui sont rebelles à toute explication. C'est de l'un d'eux que je me propose de vous entretenir, celui de Sou Ts'in. Peu de personnages de l'époque des Royaumes Combattants sont aussi célèbres que lui dans toute la littérature chinoise. Mais son histoire, tant dans le *Che-ki* que dans le *Tchan-kouo-ts'ö*, est si pleine d'invéraisemblances qu'on vient à se demander si c'est un personnage historique ou un personnage de roman.

Je n'ai pas besoin de vous raconter en détail la biographie de ce personnage. Vous vous rappelez qu'après avoir offert sans succès ses services au roi de Tcheou, puis au prince de Ts'in, et enfin au prince de Tchao, il fut enfin accueilli favorablement par le quatrième souverain à qui il se présenta, le prince de Yen ; celui-ci le recommanda au prince de Tchao qui, à cette deuxième visite, le reçut, se laissa persuader par lui de l'excellence de son plan politique, la création d'une Ligue Nord-Sud dirigée contre le Ts'in, et le nomma conseiller *siang*. Sou Ts'in se rendit alors en mission auprès des rois de Han, de Wei, de Ts'i, de Tch'ou, qu'il convainquit les uns après les autres ; il fonda la Ligue *tsong* dont il fut Président *yo-tchang* ; et à la suite de cette création, pendant quinze ans, les armées du Ts'in n'osèrent plus entrer en campagne. Mais au bout de ce temps, les intrigues de Tchang Yi, ministre de Ts'in, rompirent la Ligue. p.56 Sou Ts'in dut s'enfuir au Yen, d'où une intrigue amoureuse l'obligea à sortir pour aller au Ts'i, où il fut bientôt assassiné.

Cette histoire occupe le chapitre 69 du *Che-ki* presque entier, mais le nom même du héros n'apparaît pas dans la plupart des chapitres consacrés aux principautés féodales *che-kia*. Il est surprenant que ce personnage à qui sa biographie attribue le rôle, unique dans toute l'histoire de la Chine antique, d'avoir été à la fois ministre dans six principautés, et d'avoir été Président d'une ligue de seigneurs sans être un souverain, soit complètement passé sous silence dans les chapitres contenant les annales de quatre de ces principautés, et même dans les deux autres n'apparaisse que subsidiairement ; et on est conduit à se demander si la biographie n'a pas exagéré ou même dénaturé complètement les faits pour les tourner à l'honneur de son héros. C'est ce qu'il s'agit d'étudier.

La Biographie de Sou Ts'in qui forme le chapitre 69 du *Che-ki* ne contient aucune date ; mais elle mentionne des faits connus et datés. C'est ainsi que le voyage au Ts'in est placé juste après la mort du prince Hiao, et au moment de

l'exécution de Yang de Wei, c'est -à-dire en 337. La fondation de la Ligue *tsong* est mise en rapport avec la prise de Tiao-yin par l'armée de Ts'in, fait d'armes qui eut lieu en 333, 331 ou 330, suivant les diverses chronologies du *Che-ki*. Enfin l'assassinat de Sou Ts'in est mis au lendemain de la mort du roi Yi de Yen (321). C'est donc entre 337 et 321 que doit être placée toute la carrière de Sou Ts'in.

Mais les difficultés commencent immédiatement. Sans discuter la date exacte de la prise de Tiao-yin, on peut remarquer que, même en adoptant la date la plus haute (333), la Ligue ne peut avoir duré quinze ans, puisque douze ans seulement séparent cette bataille, après laquelle elle fut fondée, de la mort de Sou Ts'in ; et encore faut-il placer dans ces douze ans ses aventures au Yen et au Ts'i après la dissolution de la Ligue. Ainsi, dès que nous essayons de placer les données de la Biographie de Sou Ts'in dans le cadre chronologique qu'elle-même fournit, l'une des principales données, la durée de quinze ans attribuée à la Ligue, doit disparaître, et il est visible que cette Biographie a tout au moins exagéré l'importance de <sup>p.57</sup> son héros. La chose d'ailleurs est si claire qu'elle n'avait pas échappé à Sseu-ma Ts'ien : dans son tableau chronologique, il n'est pas question de ces quinze ans ; la Ligue dure à peine un an : fondée en elle est rompue en 332.

Mais cette correction ne suffit pas pour que l'on puisse construire une chronologie plausible. C'est que la Biographie contient pis que de simples anachronismes qu'on pourrait corriger ; elle est remplie de dates contradictoires entre elles. Par exemple : la dissolution de la Ligue est liée à la campagne du Ts'i et du Wei contre le Tchao en 331. D'autre part, c'est alors que Sou Ts'in était déjà ministre de Tchao, mais avant qu'il partît pour sa tournée dans les principautés, que son ancien condisciple Tchang Yi vint le voir, et, offensé de n'être pas reçu, se retira au Ts'in où il devint aussitôt ministre ; or, d'après le *Ts'in-ki* du *Che-ki* (k. 5), c'est en 328 que Tchang Yi devint ministre du Ts'in. Donc ce passage met la fondation de la Ligue trois ans *plus tard* que sa dissolution !

Ce n'est pas tout. On nous dit que c'est sous le roi Wei que Sou Ts'in alla au Tch'ou : or ce roi mourut en 329, un an avant que Tchang Yi devînt ministre de Ts'in, et par conséquent que Sou Ts'in partît pour la tournée de mission au cours de laquelle il alla à Tch'ou.

Autre exemple : Le succès de Sou Ts'in, lors de son deuxième séjour au Tchao, est attribué au fait que le seigneur de Fong-yang, qui lui avait été défavorable pendant son premier séjour, était mort. Seigneur de Fong-yang, d'après Sseu-ma Ts'ien, c'est le titre du prince Tch'eng, frère du prince régnant de Tchao ; mais un commentateur du temps des Yuan, Wou Che-tao, dans son Commentaire du *Tchan-kouo-ts'ö*, (k. 6), a montré que Sseu-ma Ts'ien s'est probablement trompé, et que ce doit être plutôt un titre du ministre Li Touei. Quelque opinion qu'on adopte, la contradiction reste la même, car le Prince Tch'eng et Li Touei sont encore mentionnés comme vivants

en 286 (*Tchan-kouo-ts'ö*, k. 6), plus de quarante ans après l'époque où, d'après les autres passages, Sou Ts'in alla au T'chao.

Enfin, dernière contradiction, tandis que la Biographie place toutes les aventures nécessairement avant 321 puisqu'elle fait <sup>p.58</sup> mourir Sou Ts'in à cette date, et qu'elle met le centre de la Ligue au T'chao, le chapitre du *Che-ki* sur le Tch'ou (k. 40) déclare ceci :

« La onzième année du roi Houai (318), Sou Ts'in fonda la Ligue Nord-Sud ; les soldats des six royaumes orientaux attaquèrent le Ts'in, le roi Houai de Tch'ou fut le chef de la Ligue Nord-Sud.

Il est impossible d'établir une chronologie de la Biographie : les données en sont trop souvent contradictoires.

Il ressort de là que la Biographie de Sou Ts'in a été établie sur des documents de bien mauvais aloi. D'où Sseu-ma Ts'ien les a-t-il tirés ? Ce n'est pas d'un recueil de discours authentiques, car les discours contiennent autant d'anachronismes que le reste de l'ouvrage.

Nous avons à ce sujet un document précieux. En effet, de longs passages relatifs à Sou Ts'in ont été conservés dans divers chapitres d'une compilation de date imprécise, le *Tchan-kouo-ts'ö*, où ils sont dispersés dans les chapitres des diverses principautés. Or, la plupart de ces passages se retrouvent dans la Biographie, et, en comparant les textes, il est clair que ce n'est ni Sseu-ma Ts'ien qui a abrégé le *Tchan-kouo-ts'ö*, ni l'auteur inconnu du *Tchan-kouo-ts'ö* qui a fait des extraits du *Che-ki*, mais que les deux textes dérivent, indépendamment l'un de l'autre, d'un ouvrage antérieur relatif à Sou Ts'in qui est leur source commune. Cet ouvrage, dont le *Che-ki* a conservé le plan général que les découpages du *Tchan-kouo-ts'ö* rendent méconnaissable, mais dont le *Tchan-kouo-ts'ö* a conservé un plus grand nombre de fragments, et sous une forme moins résumée, on peut de façon presque certaine lui donner son nom, et en déterminer la date. Suivant toute vraisemblance, c'est le *Sou-tseu* en trente-et-une sections, qui est mentionné au chapitre bibliographique du *Ts'ien-Han chou* et existait par conséquent encore à la fin du 1er siècle A. C. Cet ouvrage ne peut avoir été composé plus tard que le milieu du troisième siècle, car il y est fait allusion dans le *Lu-che tch'ouen-ts'ieou* ; et d'autre part, il est nécessairement postérieur à 296, puisqu'il y est fait allusion à la mort du Père du Souverain (*tchou-fou*) de T'chao. C'est donc dans le second quart du troisième siècle qu'il faut en placer la composition.

<sup>p.59</sup> Ce *Sou-tseu*, ou « Maître Sou (Ts'in) », n'avait pas grande valeur historique. Je me suis contenté jusqu'ici de vous en signaler les contradictions internes, telles qu'elles apparaissent dans la Biographie de Sou Ts'in du

*Che-ki*. Elles montrent que l'auteur était mauvais historien, mais elles ne suffiraient peut-être pas à prouver que l'ouvrage n'a absolument aucune valeur. Je veux maintenant vous faire voir que la donnée principale du *Sou-tseu*, la tournée d'ambassades de Sou Ts'in au lendemain de la victoire du Ts'in à T'iao -yin, n'est adaptable à aucune sorte de chronologie.

Voyons d'abord celle de Sseu-ma Ts'ien. Ce n'est que par le déplacement arbitraire de deux ans de la bataille de T'iao -yin, et en réduisant l'affaire à une courte aventure de quelques mois, qu'il a pu faire rentrer cette histoire dans son Tableau Chronologique. En effet tous les chapitres sur les principautés, d'accord avec le *Tchou-chou ki-nien*, placent la bataille de T'iao -yin en 330 A. C. Or le prince de Yen, qui fut le premier à bien accueillir Sou Ts'in, et auprès de qui il se réfugia après la rupture de la Ligue, est le prince Wen, qui mourut en 332. On voit que, même en réduisant les faits qu'il admet au plus strict minimum, Sseu-ma Ts'ien n'a pas réussi à les faire entrer dans les cadres de l'histoire du temps : pour y parvenir, il a dû corriger arbitrairement une donnée chronologique que l'accord des textes indépendants rend sûre. Par conséquent, le *Sou-tseu* était en désaccord complet avec la chronologie du *Che-ki*.

Mais ce n'est pas tout. Vous savez que, pour tout le quatrième siècle, la chronologie de Sseu-ma Ts'ien contient de graves erreurs : elle est absolument fautive pour deux des principaux États, le Ts'i et Wei ; et pour l'un comme pour l'autre, il faut adopter une chronologie toute différente, qui a été conservée par le *Tchou-chou ki-nien*, dont l'exactitude est garantie par l'accord avec les écrivains du temps, en particulier Mencius. Mon regretté maître Édouard Chavannes l'a montré il y a quelque vingt ans, pour le Wei, dans les notes et appendices de sa traduction du *Che-ki* ; je l'ai moi-même montré récemment pour le Ts'i, dans un article sur *La chronologie des Rois de Ts'i au IVe siècle avant notre ère*, publié dans le *T'oung-pao* en 1928 ; enfin j'ai eu le plaisir de trouver les conclusions de <sup>p.60</sup> Chavannes et les miennes confirmées dans une étude d'ensemble sur le Tableau Chronologique des Six Royaumes, du *Che-ki*, que le Professeur Takeuchi Yoshio vient de publier il y a quelques mois dans le *Recueil de travaux sinologiques dédié au Professeur Takase à l'occasion de sa retraite*.

D'après cette chronologie nouvelle, qui est conforme à la réalité historique, le roi Siuan de Ts'i régna de 324 à 301, et, par conséquent, ne fut contemporain ni du prince Wen de Yen ni du roi Wei de Tch'ou, puisque le premier mourut en 332, et le second en 329. On voit que le récit des faits dans le *Sou-tseu* est matériellement impossible. Dira-t-on qu'il y a eu simplement une erreur sur les noms des rois ? Mais si l'auteur inconnu de l'ouvrage a pu se tromper sur un fait aussi simple et aussi patent, quelle confiance peut-on avoir en lui sur des faits moins connus ? Si on ne conserve de l'histoire de Sou Ts'in que tout ce qui n'est ni impossible, ni reconnu faux, qu'en reste-t-il ? A peine ceci, qu'une ligue contre le Ts'in aurait été fondée par un nommé Sou Ts'in. Mais les princes qui sont censés s'être confédérés ne sont pas

contemporains les uns des autres ; lequel des six royaumes présida la Ligue est douteux ; la date attribuée à la fondation est impossible ; les données sur la durée de la coalition sont contradictoires. Qu'est-ce qu'un fait historique dont on ne connaît ni le temps, ni le lieu, ni les acteurs, et dont on ne sait pas bien exactement en quoi il consiste ?

En réalité, il suffit de lire les fragments du *Sou-tseu* sans idée préconçue, surtout sans le désir d'y chercher à tout prix de la matière historique, pour se rendre compte que l'histoire, la chronologie, les faits, tout cela n'était d'aucun intérêt pour l'auteur ; les idées seules l'intéressaient. Ce qu'il a voulu, c'est exposer quelques théories de philosophie politique, et non faire un récit historiquement exact. Y a-t-il quelque base réelle à son affabulation pleine d'erreurs ? Il semble bien qu'il y ait eu en effet quelques efforts des États menacés par le Ts'in pour se grouper en coalition contre lui : les chapitres consacrés aux principautés féodales dans le *Che-ki* en mentionnent quelques-uns. Il est impossible d'affirmer que, dans <sup>p.61</sup> l'un d'eux, un personnage appelé Sou Ts'in n'ait pas joué un rôle. Mais il est certain qu'aucun des actes ou des paroles qui lui sont attribués dans le *Sou-tseu*, et qui ont passé de là dans le *Tchan-kouo-ts'ö* et dans la Biographie du *Che-ki*, n'est authentique. Le *Sou-tseu* n'était pas un ouvrage d'histoire, mais un roman, ou plus exactement un ouvrage de philosophie politique dans le cadre d'un roman. Si le nom même de Sou Ts'in n'a peut-être pas été inventé, tout ce qui rapporte à lui, biographie personnelle, ambassades, discours, sextuple ministère, aventures galantes, est de pure imagination.

Ce n'est pas là d'ailleurs un cas isolé. Le roman littéraire et philosophique a été une forme littéraire à la mode à la fin des Tcheou. Pour en citer quelques exemples, le général Wou K'i du Wei était lui aussi le héros d'un roman que le *Che-ki* a résumé et dont une partie d'ailleurs subsiste peut-être encore sous le nom de *Wou-tseu* ou « Maître Wou » : pour lui comme pour Sou Ts'in, chapitre biographique et chapitres annalistiques du *Che-ki* sont en contradiction. Yo Yi, le général de Yen, n'était peut-être pas le héros d'un roman complet, mais on lui attribuait une lettre éloquente au roi de Yen. Sou Ts'in lui-même avait eu tant de succès qu'on lui avait donné des frères, Sou Tai, Sou Li, sur qui on avait composé des romans analogues à ceux de l'aîné. Les personnages plus anciens furent eux aussi victimes de cette mode : les deux grandes ministres du Ts'i aux VII<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> siècles, Kouan Yi-wou et Yen Ying, devinrent chacun le héros d'un roman particulier, le *Kouan-tseu* ou « Maître Kouan » et le *Yen-tseu tch'ouen-ts'ieou* ou « Chronique de Maître Yen », le premier aujourd'hui perdu et remplacé par un faux des Six Dynasties, le second en partie conservé. On voit que le roman de Sou Ts'in n'est pas seul de son espèce, mais au contraire prend place dans un genre littéraire où les oeuvres étaient nombreuses.

En résumé, la biographie de Sou Ts'in dans le *Che-ki* a été tirée d'un roman politique composé vers le milieu du troisième siècle A. C. et devenu très rapidement célèbre : Siun-tseu connaît déjà la gloire de Sou Ts'in. Le héros de ce roman n'a rien d'historique, et il n'est pas plus à sa place dans une histoire de la Chine de ce temps que le d'Artagnan d'Alexandre Dumas ne le serait dans une histoire de la France au XVIIe siècle, ou le Kouan Yu du *Roman des Trois Royaumes* dans une histoire de la Chine au IIIe siècle de notre ère.

\*

\* \*

LA VIE COURANTE  
DANS LA CHINE DES HAN  
A PROPOS D'UNE EXPOSITION  
DU MUSÉE CERNUSCHI <sup>1</sup>

---

<sup>1</sup> Il s'agit ici d'un amalgame posthume de deux textes.

<sup>p.65</sup> L'Occident n'a longtemps connu la Chine que par ses livres, et ne s'est tout d'abord intéressé qu'aux idées de ses philosophes ; puis, il y a quelques décades, la découverte de son art lui a fait entrevoir le sentiment profond qui anime les artistes chinois. Aujourd'hui le développement récent de l'archéologie nous fait descendre de ces sommets pour nous montrer l'existence journalière de l'homme ordinaire : elle trace le cadre culturel, elle donne réalité et vie à la reconstitution des milieux où ont vécu les grands génies de chaque époque, penseurs, poètes, artistes, et aide ainsi à les comprendre.

La sinologie est en train de se renouveler par l'archéologie, exactement comme il advint au siècle dernier aux études classiques. Presque tous les ans une exposition nous fait toucher du doigt les progrès réalisés, à l'Orangerie, au Musée Cernuschi ; et celle de la Vie Publique et Privée à l'époque des Han, qui vient de s'ouvrir dans ce dernier musée, précise notre connaissance d'une des grandes époques de l'histoire de Chine. Grâce à ces bronzes, terres-cuites, laques, statuettes, pierres gravées, que les fouilles ont livrés, nous voyons ce qu'était la vie des Chinois qui les firent fabriquer il y a vingt siècles pour les déposer dans les tombes de leurs parents.

C'est en effet de tombeaux que proviennent presque tous ces objets. Au temps de la dynastie des Han, c'est-à-dire au cours des siècles qui précédèrent et suivirent immédiatement les débuts de notre ère, c'était une croyance courante que les morts demeurent dans les tombeaux et s'y nourrissent des offrandes de leurs descendants.

« Les gens du commun », dit Wang Tch'ong, un écrivain de la fin du I<sup>er</sup> siècle de notre ère, « s'imaginent que les morts sont comme les vivants ; ils compatissent à leur solitude dans leur <sup>p.66</sup> tombes ; ils plaignent leurs âmes d'être toutes seules et sans compagnon, dans des tombeaux fermés, sans mobilier, sans nourriture ; c'est pourquoi ils font des figurines pour les servir dans leur cercueil, et remplissent les cercueils de nourriture.

Cependant on croyait aussi que les âmes allaient dans un monde infernal situé sous le mont T'ai-chan et y menaient une existence presque pareille à celle des vivants. Les Chinois n'éprouvaient pas le besoin d'avoir des idées claires à ce sujet : ce qu'il leur importait de connaître, c'était moins la destinée des âmes après la mort que les devoirs des vivants envers les morts au moment des funérailles et aux jours des sacrifices.

Aussi, pour s'assurer contre les erreurs possibles, leur donnait-on (au moins dans les familles riches) tout ce que demandait chacune des deux croyances : pour le cas où les âmes habiteraient dans la tombe, celle-ci renfermait une ou plusieurs chambrettes en briques, sous un tumulus, et en



avant du tumulus une chapelle funéraire, les chambrettes pour le logement, la chapelle pour la réception ; mais, de plus, pour le cas où les âmes ne resteraient pas dans la tombe, on déposait auprès du cercueil des modèles de maisons à emporter dans le monde des morts pour s'y loger : ainsi les Chinois d'aujourd'hui offrent aux morts des maisons en papier qu'ils brûlent pour les envoyer dans l'autre monde. Et l'on remplissait la tombe de tout un mobilier funéraire, ainsi que de jarres de nourriture et de statuette de serviteurs, de façon que le défunt eût une maison aussi bien montée que possible.

C'est grâce à ces habitudes que nous pouvons nous faire une idée de ce qu'étaient les habitations des familles riches de ce temps ; car, moins heureuse que le monde méditerranéen, moins heureuse même que la Chine protohistorique, la Chine des Han n'a laissé au cun vestige architectural, aucun du moins qui ait été retrouvé jusqu'à ce jour. Des dessins de maisons et de pavillons sont gravés sur les dalles de quelques chapelles funéraires de la province de Chan-tong, et si un petit nombre seulement de spécimens de ces dalles sont parvenus jusqu'à Paris, il y en a du moins de nombreux estampages ; nos musées et nos collections particulières contiennent aussi quelques petits modèles architecturaux en terre-cuite peinte.

<sup>p.67</sup> Un fait curieux est que ces deux sortes de documents archéologiques nous offrent deux types d'habitation absolument différents. Sur les dessins, on voit de grandes salles à colonnes, ayant deux étages avec un toit particulier pour chaque étage, et ressemblant beaucoup aux grandes salles des temples et des palais modernes. Les modèles en terre-cuite montrent des maisons à étages multiples, sans colonnes, un seul toit pour tout le bâtiment et non un toit particulier à chaque étage. Pour comprendre à quoi tient cette différence, il faut se rendre compte de ce qu'était l'habitation chinoise de ce temps.

Chez ce peuple d'agriculteurs, le type normal de l'habitation a toujours été celui de la ferme. Et cela à la ville comme à la campagne, car ce n'est qu'au cours du dernier millénaire que les villes se sont assez développées pour qu'un type de maison urbaine ait fini par se créer. La maison riche est une grande ferme, construite autour d'une cour carrée, l'entrée au Sud avec la loge du portier, les communs à gauche et à droite, l'habitation du maître au fond sur une terrasse allongée orientée vers le midi, avec un jardin derrière (l'ancien clos de mûriers et verger-potager de la ferme primitive) et, dans ce jardin, des pavillons d'habitation et d'agrément. Le palais impérial lui-même est bâti sur ce modèle : la seule différence est qu'il présente une enfilade de cours, et que dans le jardin de derrière les pavillons se multiplient en un véritable village pour loger une immense population, plusieurs milliers de femmes et quelques centaines d'eunuques, de même qu'à l'entrée la loge du portier s'agrandit démesurément pour loger les compagnies des gardes.

Tel est le principe. Mais, dès l'époque des Han, il n'y a plus que les pauvres gens qui fassent réellement du bâtiment du fond de la cour le logis du

maître : c'est alors ce qu'on appelle un logement d'« une salle avec deux appartements privés ». Les particuliers riches ont (comme l'empereur) renoncé à en faire autre chose qu'une salle de réception cérémonielle, et leur vraie demeure est dans un ou plusieurs pavillons à étages construits dans le jardin. C'est pour quoi les dessins qui représentent des fêtes et des cérémonies officielles figurent la salle à colonnes qui sert aux réceptions, tandis que les p.<sup>68</sup> terres-cuites, destinées à être habitées par le mort dans l'autre monde, reproduisent les pavillons d'habitation et d'agrément.

La grande salle de réception occupait la terrasse entière, sauf une sorte de chemin circulaire ; on y accédait non par un escalier médian, mais par deux escaliers parallèles placés symétriquement sur la façade méridionale : dans les réceptions, le maître de la maison et son hôte ne montent jamais à cette salle par le même escalier. C'est une sorte de hall à colonnes, plus large que profond, couvert d'un toit de tuiles ou de chaume, et divisé dans le sens de la largeur en trois parties inégales, l'une très grande, au milieu, réservée à la réception, et les autres, à chacune des extrémités de droite et de gauche, plus petites et encore subdivisées en chambrettes. Les chambrettes de l'Est, mal exposées, jouissaient de peu de considération ; elles servaient de débarras : l'angle Nord-Est est généralement une sorte de réserve à provisions, ou d'office pour les banquets. A l'op posé, la chambrette de l'angle Sud-Ouest contient les tablettes des ancêtres ; elle a été à l'origine la chambre du maître de la maison, et c'est encore là qu'il va revêtir son vêtement de cérémonie les jours de réception ; c'est le côté honorable, c'est là que repose le « bonheur » de la maison : aussi y touche-t-on le moins possible, même pour la réparer, de peur de chasser le bonheur et de ruiner la famille. Toutes les colonnes, aussi bien celles des chambrettes que celles du salon central, étaient peintes en rouge, et les poutres apparentes du toit ou de plafond étaient sculptées et peintes :

Les portes ornées de nuages, les têtes de poutres agrémentées de plantes, les acrotères surmontés de dragons, sont sculptés en creux et en relief,

dit un écrivain de la fin du IIe siècle avant notre ère, traduit par Chavannes.

Des oiseaux qui volent et des quadrupèdes qui marchent, suivant la forme du bois prennent naissance et beauté. Un tigre bondissant va saisir sa proie sur le sommet d'une porte transversale ; il dresse la tête, il a beaucoup de force et les poils de son dos se hérissent. Un dragon se crispe en contorsions ; son menton semble remuer et tenter de saisir. Des singes sans queue et des singes à queue s'accrochent aux têtes des poutres et se poursuivent ; un ours noir tire la p.<sup>69</sup> langue en montrant ses crocs, il se tient bossu comme un homme qui porte un fardeau et est accroupi avec ses deux pattes de devant posées par terre.

Le sol en terre battue était recouvert de nattes ; les tapis du Cachemire ou des pays presque fabuleux de l'Orient gréco-romain qu'on appelait Ta-ts'in, aux laines de couleurs vives, étaient très appréciés ; mais la distance et la difficulté des communications les rendaient rares et coûteux. Les murs étaient ornés de peintures dont les dalles gravées des temples funéraires peuvent donner une idée : registre sur registre de petites scènes, les unes mythologiques montrant des cortèges de divinités, les autres tirées de la légende et de l'histoire (les Saints Rois de l'antiquité, ou l'entrevue de Confucius et de Lao-tseu, etc.), ou de la vie journalière, par exemple un banquet avec deux jongleurs et des musiciens, ou des processions de chars, peut-être même scènes de la vie du défunt, combats auxquels il a pris part, etc. Quelquefois les murs étaient simplement blanchis à la chaux et, les jours de réception, on les couvrait de tentures en soie blanche bordée de haches stylisées.

Les pavillons d'habitation, placés derrière, dans le jardin, étaient des constructions légères sans colonnes, de simples pans de bois : la charpente extérieure, apparente dans les murs en pisé ou en briques, montrait des dispositifs de poutres en croix de Saint-André, analogues à ceux de nos maisons en bois du Moyen-Age. Les appartements des hommes étaient au premier étage, ceux des femmes au second ; et quelquefois on élevait encore sur le toit un ou deux petits kiosques d'agrément. Tout l'intérieur, murs, plancher, plafond, était en bois : de lourdes planches bien polies et posées côte à côte ; si l'on en juge par certains tombeaux coréens, les planchers étaient laqués noir, et les murs ornés de peintures aux couleurs vives (par exemple un défilé de chevaux en noir et bleu, rehaussé de jaune et de rouge) ; analogues à celles du hall à colonnes. Peut-être cependant les scènes intimes ou les sujets moraux étaient-ils préférés pour les chambres d'habitation : au milieu du 1er siècle de notre ère, une impératrice avait fait décorer son appartement, dans le palais, d'une frise représentant les fils pieux ; et elle devait être toute pareille, en plus grand, aux peintures sur laque, traitant le même sujet, de la <sup>p.70</sup> corbeille trouvée récemment dans une tombe de Lo-lang en Corée.

Dans ces pavillons, le rez-de-chaussée n'était pas habité, sauf peut-être par des esclaves. Il servait de magasin ; il comprenait peut-être (comme celui des maisons japonaises actuelles) la salle de bains, c'est-à-dire une chambre contenant une grande cuve de bois : la règle était alors pour les gens comme il faut de prendre un bain tous les cinq jours ; on accordait pour cela un congé aux fonctionnaires. Là était aussi la cuisine, que les dessins gravés sur les dalles funéraires représentent souvent, avec son fourneau couvert de pots, et toutes ses victuailles, quartiers de viande, poulets, canards, poissons, suspendus à des crocs ; les domestiques s'affairent, qui à entretenir le feu, qui à surveiller la bouilloire, qui à disposer les plats et les bols pour le repas ou à laver la vaisselle, qui à puiser de l'eau au puits tout proche ; des oies s'y promènent sans se douter du sort qui les attend ; et le chien couché au milieu surveille du coin de l'oeil les plats qui vont et viennent dans l'espoir d'attraper

quelque morceau. On peut comparer ces dessins aux terres-cuites qui remplissent les musées et les collections privées : modèles de fourneaux avec les bouillottes et les plats, les couteaux, les aliments préparés ; ailleurs un cuisinier assis devant une petite table écaillant un poisson ; le puits avec la cruche ; et aussi la basse-cour, la bergerie, la porcherie ; les meules à écraser le grain, etc.

Les fouilles n'ont fourni aucun véritable meuble d'habitation. Cela ne doit pas surprendre, car, à cette époque, tables, chaises et lits étaient encore inconnus des Chinois. Les deux types de sièges qu'ils devaient employer plus tard, large fauteuil à quatre pieds droits et à dossier élevé, et petit tabouret à pieds croisés et à dossier bas, ne commencèrent à s'introduire en Chine par l'Asie Centrale que vers le III<sup>e</sup> siècle de notre ère ; encore fut-ce avec lenteur que s'en répandit l'usage, probablement parce qu'ils imposaient une manière de s'asseoir nouvelle ; ils ne devinrent vraiment usuels qu'à partir du VIII<sup>e</sup> siècle. A l'époque des Han, le seul meuble était la couche, simple planche en bois, tantôt posée directement à terre, tantôt sur quatre pieds courts ; on la couvrait d'une natte, et en hiver de peaux de mouton. C'était à la fois un siège et un lit. La <sup>p.71</sup> manière correcte de s'asseoir consistait alors à s'agenouiller les cuisses serrées et tenues bien droites, en s'asseyant sur les talons, comme le font aujourd'hui encore les japonais. Cette position étant assez fatigante, même pour qui y est habitué, on installait à gauche un accoudoir, petit banc de 5 pieds de haut environ sur 2 de long et de large ; on ne le plaçait jamais à droite : la droite est la place de l'accoudoir des esprits dans les sacrifices, et cela porterait malheur. C'était là tout le mobilier des Han : couches et accoudoirs. Pas d'armoires pour ranger les vêtements : seulement des coffres et des paniers. L'un de ceux-ci est une des plus belles pièces qui aient été trouvées jusqu'à ce jour dans les tombes de Lo-lang, le chef-lieu de la Corée septentrionale, alors province chinoise. C'est un panier dont le couvercle et le bord supérieur sont ornés de laque peinte ; la frise du bord supérieur représente les fils pieux et, en dépit de certaines maladresses, c'est par la vigueur du dessin, le naturel des mouvements et la vivacité du coloris, une des plus remarquables peintures de l'époque des Han. Pas de bibliothèque pour les livres. On commençait alors à abandonner l'usage des paquets de fiches en bois, longues et étroites, enfilées sur deux cordons de cuir, qui avaient été les livres de l'antiquité ; et on leur préférait des rouleaux de soie ou de papier pareils aux *volumina* du monde romain. Les premiers se mettaient dans des boîtes oblongues dont on n'a pas retrouvé de spécimen ; les rouleaux se plaçaient dans des tubes laqués dont on a de nombreux exemplaires. On a retrouvé aussi des tables toutes basses : c'étaient des accoudoirs un peu élargis, deux planches posées sur des pieds bas, le tout quelquefois laqué et orné de peintures, rinceaux, phénix voltigeants, etc. On s'en servait surtout pour lire et écrire, on y posait les écritoirs, les pinceaux, le papier, les livres.

Pour les repas, on utilisait des plateaux de bois ou de laque cerclés de bronze argenté, qu'on posait à terre ; ils étaient fréquemment ornés de peintures : le caractère signifiant « longévité », en rouge sur fond noir, ou bien des animaux dans des nuages. Dans la tombe de Wang Hiu à Lo-lang a été trouvé un très beau plateau de laque où est figurée la reine des Immortels, Si-wang-mou, avec une suivante, et qui porte la date de 69 de notre ère. Ces plateaux étaient <sup>p.72</sup> montés de la cuisine tout garnis (des dessins montrent des esclaves se passant les plateaux sur un escalier), avec des cuillers, des bols, des bâtonnets, et de petites assiettes en poterie ou en laque ; on y disposait aussi les coupes à boire en poterie ou en laque, d'une forme particulière : ce sont de petites auges peu profondes, allongées et arrondies aux deux bords, avec deux anses plates (on élève la coupe des deux mains pour boire) près du bord sur les deux côtés les plus longs. Il y avait encore des vases de formes diverses, bouilloires, aiguières, jarres à vin, en terre-cuite, en laque, en métal. Pour cette vaisselle, pas de buffets : tout était rangé sur des planches en bois accrochées aux murs par des traverses, comme on en a trouvé trace dans les tombeaux de Lo-lang.

Les fouilles ont livré des nécessaires de toilette féminine. Le plus complet est une boîte ronde en laque divisée en plusieurs compartiments : au-dessus le miroir de bronze, au-dessous des boîtes rondes contenant la poudre et le fard et deux boîtes ovales contenant les peignes, peigne fin et peigne à grosses dents ; enfin une boîte allongée contenant les aiguilles de tête.

Les femmes se blanchissaient non seulement le visage, mais encore le dos et les épaules, soit à la poudre de riz, soit à la « poudre barbare », c'est-à-dire à la céruse ; sur ce fond de teint, elles mettaient du rouge (carthame ou cinabre) en taches brutales, des pommettes à la bouche ; puis elles se posaient des mouches sur la joue et, pour finir, essuyaient légèrement la poudre au-dessous des yeux (ce n'est qu'après les Han qu'elles se bleuèrent les paupières à l'indigo) pour se faire ce qu'on appelait « la parure de cernes ». Les sourcils, rasés, étaient remplacés par une ligne bleue de cobalt, un peu plus haut sur le front. La forme et la place de ces faux sourcils variaient suivant la mode : au II<sup>e</sup> siècle A. C., il était de bon ton de se dessiner des sourcils en forme d'accent circonflexe ; au milieu du II<sup>e</sup> siècle P. C., la mode était aux sourcils déliés de forme arquée ; un peu plus tard, aux sourcils larges et épais.

Quant à la coiffure, les femmes mettaient une perruque ; de plus, vers 150 de notre ère, la mode féminine voulait que le chignon fût porté un peu de côté et que le visage gardât un sourire figé, <sup>p.73</sup> « comme une personne qui a mal aux dents ». Un rouleau de peinture du British Museum, attribué à Kou K'ai-tche, représente la toilette d'une jeune femme en deux petits tableaux charmants : à gauche, elle est assise à terre devant son miroir, pendant qu'une servante debout derrière elle empoigne ses cheveux pour faire le chignon ; à

droite, la coiffure et le maquillage achevés, elle a saisi le miroir et, toujours assise, la longue basque de sa veste traînant à terre derrière elle, elle vérifie d'un oeil critique quel air ont son visage et son chignon. Ce sont deux scènes si vivantes et si pleines de naturel qu'il est impossible de ne pas les rappeler ici, quoique l'oeuvre soit bien plus tardive que l'époque des Han.

# Je ne dirai que quelques mots du costume : il n'a été retrouvé que des lambeaux d'étoffe, et nous en sommes réduits à interpréter les dessins et les statuettes à l'aide des livres, ce qui laisse bien des points obscurs.

Hommes et femmes portaient un vêtement de deux pièces : une veste et une jupe ; dans le costume de cérémonie, veste et jupe étaient cousues à la taille, en une robe longue tombant jusqu'aux pieds. La veste, à col rond avec de larges revers qui s'épalaient sur la poitrine et se croisaient en triangle, aux longues manches « en forme de fanion de boeuf » serrées aux poignets et larges aux coudes au point de tomber presque jusqu'aux genoux, était courte par devant et s'allongeait par derrière en une basque arrondie. On l'attachait toujours à droite ; l'agrafage à gauche, qui était celui des vêtements funéraires, portait malheur. La jupe, serrée à la taille, souvent en fronces, s'évasait au-dessus des pieds en fleur renversée. La ceinture de soie serrait la taille et les pans en retombaient par devant de chaque côté. Des bottes qu'on enlevait et déposait à l'entrée des pièces de réception pour ne garder que des chaussettes de soie, et un bonnet qu'on n'ôtait jamais que lorsqu'on était seul, posé sur un turban et tenu par des aiguilles de tête, complétaient le costume.

La veste et la jupe des hommes étaient, à l'ordinaire, de la même couleur, rouges ou bleu clair plus souvent que noires, si l'on en croit les peintures. On ajoutait souvent une sorte de pardessus de même forme que la robe, mais d'une autre couleur ; la mode était de <sup>p.74</sup> le porter ouvert par devant en dégageant les épaules, le col baissé de façon à laisser voir la veste ; ou encore de le draper à la manière d'une cape sur l'épaule gauche en laissant libre le bras droit.

Les femmes portaient souvent la veste et la jupe de couleurs différentes et de tons éclatants : le plateau de laque du tombeau de Wang Hiu représente la déesse Si-wang-mou, reine des Immortels, vêtue d'une veste vert clair avec une bordure vert foncé, et d'une jupe jaune semée de points rouges ; et les peintures du panier au bord laqué montrent plusieurs femmes en veste noire à fleurettes d'or sur une jupe rouge.

Le vêtement long était le plus cérémonieux ; non seulement les gens bien élevés le portent eux-mêmes, mais ils le faisaient porter même par leurs domestiques dans leur service. On voit souvent aussi représenté un costume presque pareil, mais plus court, la jupe ne dépassant pas le milieu du mollet et laissant voir la culotte et les bottes : c'était ce que nous appellerions un

costume de sport, qu'on mettait pour la chasse ou pour aller surveiller les travaux des champs.

Quant aux gens du peuple, leurs habits de travail ne s'encombraient pas de robes longues ou courtes, et ils ne portaient qu'une culotte courte avec une veste, à moins qu'allant plus loin encore, ils ne se contentassent d'une sorte de slip, un tout petit caleçon triangulaire laissant les cuisses nues, qu'on appelait « caleçon en forme de museau de veau ». Mais eux aussi, dès le travail achevé, reprenaient la robe, seul vêtement avec lequel il soit convenable de se laisser voir. Et chez les gens riches, serviteurs à gages et esclaves portent la robe dans leur service : on voit au Musée Cernuschi un cuisinier écaillant un poisson, qui porte la robe, mais a pris soin de rouler et relever ses manches pour pouvoir faire son travail. Les baladins eux-mêmes, les jongleurs, les danseurs qu'on faisait venir pour amuser les convives dans les banquets et les fêtes, ne pouvaient se présenter qu'en robe : tout au plus tolérait-on que, pour certains exercices acrobatiques, ils revêtissent une sorte de jupe-culotte qui, au repos, avait l'air d'une robe, mais leur laissait la liberté des jambes au cours de leurs exercices.

Homme ou femme, nul passé l'enfance ne devait se montrer <sup>p.75</sup> la tête découverte. Les hommes portaient alors les cheveux longs tout comme les femmes (on sait que la tresse qui caractérisait le Chinois d'il y a 30 ans était une coiffure imposée par les Mandchous après leur conquête de la Chine au XVII<sup>e</sup> siècle) ; ils les relevaient, comme elles, par des aiguilles de tête ; puis ils les couvraient d'un bonnet, même dans la maison. Les gens du peuple se contentaient d'entourer leurs cheveux d'une pièce d'étoffe faisant turban. Le turban n'était pas à l'origine porté par les gens convenables ; mais, mis à la mode à la cour à la fin du 1<sup>er</sup> siècle avant notre ère par un empereur qui avait un épi rebelle qu'il ne pouvait cacher sous le haut bonnet de cérémonie, il avait fini par être porté par tout le monde même sous le bonnet de cérémonie.

Tel est le cadre de la vie chinoise au temps des Han, tel que nous le font connaître les trouvailles archéologiques de ces dernières années et que nous le présente en raccourci l'exposition du Musée Cernuschi. Il s'agit essentiellement des gens riches, les seuls qui fussent en état de se bâtir les grands tombeaux d'où nous tirons les pièces qui nous servent de documents, propriétaires, fonctionnaires ou descendants de fonctionnaires (la propriété de la terre était un privilège des fonctionnaires qu'ils transmettaient à leurs descendants).

Veut-on se représenter leur existence dans ce cadre ? Un écrivain du milieu du 1<sup>er</sup> siècle avant notre ère, personnage fort riche dont le père avait été premier ministre, nous la décrit ainsi :

Quand le propriétaire a fini son labeur, et que la saison ramène la canicule ou la fête de fin d'année, il cuit un mouton, il rôtit un veau, il tire une mesure de vin et ainsi se remet de sa fatigue. Je suis de Ts'in et sais faire de la musique de Ts'in ; ma femme est de Tchao et joue très bien du luth ; plusieurs de nos esclaves chantent. Quand après le vin j'ai chaud aux oreilles, levant la tête vers le ciel, je bats la mesure sur une cruche en criant *wou ! wou !* J'agite ma robe et je m'amuse ; je rejette mes manches en arrière en me baissant et en me relevant ; frappant du pied, je me mets à danser.

Plaisirs simples de hobereau campagnard, qu'il faudrait peut-être compléter en y ajoutant un peu (mais pas beaucoup) de lecture.

Ce n'est naturellement pas la vie des paysans, pauvres gens qui s'usent péniblement dans une lutte de tous les jours contre des fléaux sans cesse renaissants. les mauvaises récoltes, le fisc, les inondations, les sécheresses, les maladies, la piraterie, et qui « n'ont pas un jour de repos ». Ce n'est pas non plus celle des grands seigneurs, ministres, hauts fonctionnaires (quand notre auteur écrivait ainsi, il était en disgrâce), qui vivent à la Cour. C'est celle des gentilhommes campagnards parmi lesquels se recrutaient les petits fonctionnaires de l'administration, les employés des bureaux des gouverneurs provinciaux et des sous-préfets : ceux-là mêmes pour qui ont été faits les tombeaux et les chapelles funéraires d'où proviennent les objets exposés dans nos musées.

\*

\* \*



LES COMMENCEMENTS  
DE LA  
CIVILISATION CHINOISE <sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Conférence faite à l'Université impériale de Kyôto, mai 1929. Texte publié en français dans la revue *Shinagaku*, t. V, n° 2, Kyôto, 1929, p. 1-16.

p.81 Les érudits chinois qui, à diverses époques, se sont efforcés d'écrire l'histoire des origines de leur civilisation ne paraissent pas s'être jamais imaginé que le pays ou les habitants aient pu être, aux temps anciens, autres qu'ils n'étaient à l'époque où ils écrivaient. Il est clair que Mencius se représentait Yao et Chouen en prenant la contrepartie des rois et princes de son temps, que pour Sseu-ma Ts'ien, l'empire de Houang -ti était analogue à celui de Wou-ti, et que, pour l'un et l'autre, les sujets de Yao, de Chouen, de Yu ne différaient guère de leurs contemporains. Les Taoïstes, il est vrai, avaient tendance à concevoir l'histoire autrement ; mais leurs théories, trop systématiques et toujours exposées sous forme de paradoxes, n'influèrent jamais sur la conception toute confucéenne de l'histoire en Chine.

C'est que les Chinois, tout en s'intéressant passionnément à l'antiquité, ont toujours été des collectionneurs et jamais des archéologues. Recueillir des objets, les décrire, les comparer même, sont un travail qu'ils aiment et qu'ils s'efforcent de pousser le plus possible ; mais quant à s'efforcer de tirer de l'étude de ces objets des conclusions sur la civilisation de ceux qui les ont fabriqués et employés, ils ne l'ont jamais tenté. Si bien que le travail des antiquaires chinois, tout de menus faits de détail, n'a jamais produit de résultats qu'on pût faire pénétrer dans l'histoire pour l'éclairer.

Des premières étapes de la civilisation chinoise, que les historiens chinois n'ont jamais soupçonnées, des découvertes archéologiques récentes nous donnent quelque idée. Les fouilles de M. Andersson au Kan-sou, au Ho-nan, au Tche-li, les fouilles japonaises de Mandchourie dont il vient d'être publié un si intéressant compte rendu, nous ont rendu un peu de la Chine néolithique. D'autre part, la découverte inopinée d'inscriptions divinatoires sur os et sur écaille dans le Sud du Tche-li, il y a une trentaine d'années, nous a livré p.82 quelque chose d'une Chine qui est probablement celle de la fin de la dynastie Yin.

Mais ces découvertes, malgré leur intérêt, sont encore trop peu nombreuses pour nous fournir un aperçu des origines de la civilisation chinoise antique. Et d'ailleurs, les premières portent sur une période trop ancienne, les secondes sur une période relativement trop récente, de sorte qu'elles encadrent en quelque sorte l'époque où la culture que nous saisissons complètement épanouie au début des temps historiques (au temps où commence le *Tch'ouen-tsieou*) a pris ses caractères distinctifs et spécifiquement chinois. Elles nous apportent des éléments précieux d'information et, à mesure que d'autres viennent les compléter, elles nous fourniront probablement l'histoire réelle de la Chine antique. Mais actuellement elles sont encore insuffisantes, et si nous cherchons à nous rendre compte de la manière dont la civilisation chinoise s'est formée, il faut suppléer à leurs lacunes au moyen d'autres sources.

Ces autres sources, j'ai à peine besoin de vous dire que ce ne peut être l'histoire officielle. L'histoire officielle de la Chine antique n'est en effet qu'une collection de légendes : les règnes de Chen-nong, de Houang-ti, de Yu sont des versions différentes d'une même légende mythologique évhémérisée, celle de l'aménagement du monde couvert d'eau, à l'origine, par des héros envoyés du ciel ; de Chouen, tout ce qui est rapporté se réduit à un conte de folk-lore, le beau-fils persécuté par sa marâtre et le fils de celle-ci, triomphant de tous les pièges, et finissant par épouser les filles du roi ; quant à Yao, ce n'est qu'un nom : il n'a même pas de légende personnelle. De la dynastie Hia qui commence avec Yu, rien n'est connu que quelques contes mythologiques évhémérisés sur le fondateur Yu et son fils K'i, et aussi sur un autre héros, une sorte d'Héraclès chinois, Yi l'Excellent Archer, grand tueur de monstres, qui a été artificiellement rattaché à cette dynastie. Tout cela n'est qu'une caricature d'histoire dont nous n'avons à peu près rien à tirer.

Avant de chercher à se rendre compte de la manière dont la civilisation chinoise a pu se créer et se développer, il est nécessaire d'en reconnaître le cadre géographique.

<sup>p.83</sup> Il s'en faut bien que, dès l'origine, cette civilisation ait occupé en son entier l'immense territoire où nous la voyons s'étendre au jourd'hui, et ce n'est que lentement qu'elle se l'est peu à peu approprié. Aux temps anciens, elle n'en tenait qu'une petite partie dans le Nord, les portions moyenne et inférieure du bassin du Houang-ho ; et, même dans ces limites restreintes, les Chinois étaient loin d'être les habitants uniques : la plaine irriguée leur appartenait seule, et toutes les montagnes, jusqu'en plein coeur de leur domaine, étaient aux mains des barbares. Les plateaux en terrasse du Chan-si formaient le pays des Ti. Au Sud, les six tribus des Ti Rouges habitaient le cours supérieur de la Ts'in et des deux Tchang ; au Nord des Ti Rouges, c'étaient les Ti Blancs, divisés en trois tribus qui occupaient tout le massif du Wou-t'ai chan et les territoires situés à son pied. Enfin, entre le Fleuve Jaune et la Fen, des Ti occidentaux, dont le nom n'est pas connu parce qu'ils furent soumis plus tôt que leurs congénères orientaux. Les tribus du Nord restèrent les dernières indépendantes et formèrent plus tard le petit royaume de Tai : elles voisinaient au Nord avec les nomades qui, dès les temps les plus reculés, paraissent avoir été installés dans les larges steppes du plateau mongol à la lisière du désert, des Huns installés sur les deux rives du Fleuve Jaune, autour de l'actuelle Cho-p'ing au Nord du Chan-si, non loin d'où ils tenaient, aux environs de notre ère, leur grande assemblée religieuse et politique d'automne.

Le Sud et l'Ouest du Fleuve Jaune n'étaient pas moins que le Nord infestés de barbares que, dans ces régions, on appelait Jong : les capitales des rois de Tcheou, Hao près de Si-ngan fou au Chensi, et Lo-yi près de Ho-nan fou dans le Ho-nan, étaient entourées de Jong qui, des montagnes entourant

les vallées de la Wei et de la Lo, les dominaient et les pillaient périodiquement ; les Jong de la région montagneuse des sources de la Wei et de la King (qui sépare leurs vallées de celle du haut Fleuve Jaune) ne furent soumis qu'en 315 P. C. Dans le Sud, le bassin du Fleuve Bleu était le domaine des Man ; à l'Est le bord de la mer, la vallée de la Houai, et plus au Nord les régions marécageuses jusqu'aux environs de K'ai-fong fou, étaient remplies de Jong ; les montagnes de la partie orientale du Chan-tong l'étaient de Yi.

<sup>p.84</sup> Un îlot civilisé au milieu des barbares, voilà donc ce qu'était la Chine à l'aube des temps historiques. Mais ce terme de « barbares » ne doit pas faire illusion : si, à l'extrême Nord, les Jong des Montagnes et ceux de Tai paraissent avoir été des Toungouses et des Huns, si, au Sud, certaines des tribus confondues sous le nom générique de Man ont dû comprendre de proches parents des Tibétains au Chou (Sseu-tch'ouan), des Miao-tseu au Pa et sans doute aussi dans le Sud-Ouest du Tch'ou, la plupart des tribus, les Ti, presque tous les Jong, ceux de Siu, de Houai, et même le fond de la population du Tch'ou, du Wou et du Yue étaient, suivant toute vraisemblance, des populations chinoises restées en retard dans leurs montagnes, leurs marais ou leurs forêts, à l'écart du mouvement civilisateur qui entraînait les gens des plaines. Je sais bien que, contrairement à cette théorie, Sseu-ma Ts'ien, dans le chapitre 110 de son *Che-ki*, fait des Ti et des Jong les ancêtres des Huns ; et la plupart des historiens européens ont, à son exemple, considéré tous les barbares de Chine comme étant tout différents des Chinois : des « Tartares », disaient Hirth et le Père Tschepe, des Turcs, proposait plus récemment De Groot. Mais Sseu-ma Ts'ien, sur ce point, est assez sujet à caution ; son affirmation prouve simplement que les Jong et les Ti, et tous les barbares de l'intérieur, étant de son temps assimilés, il ne concevait plus les barbares que comme des étrangers. Et je ne vois pas pourquoi on lui accorde plus de créance sur ce point que lorsqu'il affirme, également sans preuve, que les gens de Yue descendaient de Yu et les rois de Wou des ancêtres des rois de Tcheou, déclaration que personne n'a jamais prise au sérieux, et avec raison.

En résumé le domaine de la civilisation chinoise, à l'aurore de l'époque historique, quelques siècles avant l'ère chrétienne, se divisait en deux régions distinctes que des masses compactes de barbares séparaient ; chacune de ces régions était dans une des plaines du Fleuve Jaune : l'une, la plus importante, dans la plaine basse du Fleuve, ne dépassant pas à l'ouest la muraille abrupte du Chan-si et le couloir étroit où le Fleuve se resserre à son entrée au Ho-nan ; l'autre, beaucoup moins étendue, dans la petite plaine où la Wei et la Lo viennent se jeter dans le Fleuve Jaune, entre le Houa-chan au <sup>p.85</sup> Sud et les terrasses du Chen-si au Nord. Et l'une et l'autre étaient également environnées de barbares.

Les grandes plaines du bas Fleuve Jaune sont aujourd'hui des terrains bien cultivés. Mais c'est que l'homme les a peu à peu défrichées, drainées,

desséchées. Quand les ancêtres des Chinois commencèrent à y développer une civilisation rudimentaire, elles devaient offrir un aspect bien différent de leur aspect actuel ; encore six à sept siècles avant notre ère, les odes du *Kouo-fong*, dans le *Che-king*, nous les montrent bien loin d'être aménagées.

Le Fleuve Jaune, qui les traversait alors, avait un cours différent du cours actuel, et il allait, après un long détour au pied des montagnes du Chan-si, se jeter dans la mer par le cours actuel du Pai-ho près de T'ien-tsin ; ses bras innombrables divaguaient capricieusement à travers les plaines basses et plates, presque sans pente : c'était le pays qu'on appelait alors les « Neuf Fleuves » *kieou-ho*, parce que, disait-on, il y avait neuf bras principaux. Chaque année les crues en modifiaient le cours et les eaux se cherchaient de nouveaux chenaux ; les bas-fonds s'emplissaient d'eau, formant de grands marais qui, avec le temps, se sont colmatés, mais dont certains subsistent encore aujourd'hui.

C'étaient des fourrés d'herbes aquatiques, au milieu desquels nichaient les oies sauvages et où pullullaient les poissons. Entre eux couraient des zones plus ou moins larges de terres trop humides pour la culture, couvertes de hautes herbes entrecoupées de taillis d'ormes à écorce blanche *yu*, de pruniers et de châtaigniers. Ce n'était pas la grande forêt : celle-ci n'existait qu'à la périphérie, sur les pentes des montagnes, à l'Est dans le Chan-tong, et à l'Ouest dans le Chan-si, et avec elle commençait le domaine des barbares. C'était une brousse épaisse qui servait de repaire aux grands fauves, tigres, panthères, ours, boeufs sauvages *si*, éléphants *siang* et même rhinocéros *sseu*, loups, sangliers, renards, et aussi gibier de toute espèce, troupeaux de cerfs et d'antilopes, singes, lièvres, lapins, et oiseaux de toute espèce qu'on allait y chasser l'hiver dans de grandes battues en mettant le feu aux herbes. De ci de là, les parties les plus hautes en étaient seules aménagées, soit en pâturages pour les <sup>p.86</sup> chevaux et les boeufs domestiques, dont les inscriptions des Yin nous ont révélé qu'on faisait un élevage considérable, soit en plantations de mûriers pour les vers-à-soie ; et les terres les meilleures, à la fois assez hautes pour éviter les inondations, et assez près de l'eau pour permettre l'arrosage régulier, étaient cultivées régulièrement, et produisaient du millet, du sorgho au Tche-li, du riz au Sud du Fleuve Jaune, du blé un peu partout ; on y faisait pousser aussi des haricots, deux courges, du chanvre, de l'indigo.

Tel est le cadre dans lequel dut évoluer la civilisation chinoise à ses débuts.

Cette civilisation, les savants européens ont eu tendance à en chercher l'origine loin dans l'Ouest, du côté des vieilles civilisations méditerranéennes. Mais leurs théories, quand on les examine de près, ne sont guère fondées, et reposent surtout sur des préjugés et des idées préconçues. C'est parce qu'il voulait remonter jusqu'à la Tour de Babel et à la Confusion des Langues, que Legge faisait venir les Chinois de l'Asie Occidentale. De même, c'est parce

qu'il était persuadé que les trois grands peuples civilisateurs de l'ancien continent, Indo-Européens, Sémites, Chinois, devaient avoir eu un habitat commun en Asie Centrale, que Richthofen croyait pouvoir déterminer les migrations des Chinois d'Ouest en Est jusque dans la vallée de la Wei au Chen-si. C'est parce qu'il avait cru établir l'identité des formes anciennes des caractères d'écriture chinois et cunéiformes, et celles de quelques noms de souverains mythiques chinois avec des rois mésopotamiens, que Terrien de Lacouperie avait tracé avec précision la route des ancêtres des Chinois, les tribus « Bak » comme il les appelait par un jeu de mots malheureux sur l'expression *po-sing*. Aucune de ces hypothèses ne présente même l'ombre d'une preuve, et il est inutile de s'en occuper. Plus récemment, M. Arne a essayé d'établir l'origine occidentale des Chinois et de leur civilisation sur des faits archéologiques précis : M. Andersson, en effet, a montré qu'un certain nombre de vases en terre trouvés dans ses fouilles du Kan-sou étaient ornés de dessins d'oiseaux stylisés analogues à ceux que présentent certaines poteries de Suse dans le Sud de la Perse, celles de Tripolje dans le Sud de la Russie, et p.87 celles d'Anau au Turkestan. Mais il avait trouvé aussi des objets de formes spécifiquement chinoises, comme le trépied *ting*. Tout ce que les faits allégués prouvent, c'est que la civilisation de cette époque a pu subir, au moins dans certaines régions, des influences occidentales. Mais ils ne prouvent nullement qu'elle s'était formée en Occident et avait été apportée toute faite en Extrême-Orient.

Ainsi, l'archéologie préhistorique ne nous apporte sur cette question aucun fait probant. C'est cependant l'archéologie qui nous fournit, à mon avis, les seuls documents précis ; mais c'est d'une façon détournée.

L'étude de la maison chinoise, telle qu'elle était dans l'antiquité, et telle que les temples modernes la montrent, nous apporte la preuve que la civilisation chinoise ancienne est une civilisation de gens des plaines. Ce n'est pas devant vous que j'ai besoin d'insister sur l'importance des caractères architecturaux : l'étude des diverses formes de la maison japonaise antique a été un sujet d'études approfondies et dont les savants japonais ont tiré le plus grand parti. On a moins étudié la maison chinoise. Des savants européens avaient cru jadis trouver dans son toit aux bords relevés le souvenir des tentes où les ancêtres encore nomades des Chinois auraient habité avant de devenir sédentaires agriculteurs. On sait aujourd'hui que le toit courbe est relativement récent en Chine, et qu'il n'était pas encore en usage au temps des Han. C'est peut-être ce premier déboire qui a écarté les savants de ce sujet. Cette maison est pourtant caractéristique.

La maison chinoise se composait essentiellement d'un bâti de colonnes, construit sur un haut soubassement en terre, et portant un toit énorme ; les murs bas sont des cloisons qui ne portent rien. Il semble difficile de trouver quelque chose de plus significatif.

Examinons-en les traits l'un après l'autre. La brousse et la forêt voisines fournissent le bois des colonnes et des poutres ; d'autre part, il n'y a pas de pierre dans la construction : dans la plaine d'alluvions du bas Fleuve Jaune, la pierre est rare, et il faut aller la chercher au loin ; il était plus simple de construire en pisé d'après un procédé décrit dans une ode du *Che-king*. Si on fait descendre le <sup>p.88</sup> toit très bas, c'est pour protéger les murs de terre crue contre les pluies violentes. Le soubassement est un élément essentiel de la maison. Il l'est à ce point qu'à l'époque historique il est devenu rituel : il aurait été impossible, non seulement à un seigneur, mais même à un simple patricien, d'accomplir régulièrement les rites les plus courants, recevoir un hôte, enterrer un mort, etc., si sa maison n'avait été sur une terrasse à laquelle on accédait par des escaliers, car tous les rites comportaient obligatoirement montée et descente des marches. Or cette terrasse en terre, revêtue de briques ou de pierres et pourvue de plusieurs escaliers, c'est la forme rituelle prise par le soubassement en terre battue, le terre-plein plus ou moins élevé destiné à mettre la maison paysanne à l'abri de l'inondation annuelle. Des gens qui auraient perché leurs maisons sur des rebords de plateaux ou sur des collines, comme on a parfois supposé que faisaient les Chinois anciens, n'auraient pas eu besoin de terrasses de ce genre.

La maison chinoise apparaît donc nettement comme celle de gens d'un pays situé loin des montagnes et même des simples collines, dépourvu de pierres mais abondamment pourvu de bois, un pays de basses plaines sujet à la fois à des inondations fréquentes et à des pluies violentes. Cette constatation concorde avec le fait (que j'ai précédemment indiqué) que, dans l'antiquité, les plaines seules étaient aux Chinois, les montagnes étant aux barbares : leur pays, c'est la grande plaine basse où le Fleuve Jaune divaguait avant de se jeter dans le golfe du Petchili. Les colons d'Extrême-Ouest, où les vallées sont étroites et où le loess se taille facilement, préféraient, dans l'antiquité comme aujourd'hui, se creuser au flanc de la falaise des cellules : ils vivaient en troglodytes. Mais c'était un fait purement local, qui n'eut aucune influence sur le schéma rituel de l'habitation.

Ces maisons de terre qu'habitaient les paysans chinois, les rituels qui décrivent, en la systématisant et en la normalisant, la vie de la fin des Tcheou, du IV<sup>e</sup> au II<sup>e</sup> siècle avant notre ère, nous les montrent formant de petites agglomérations de quelque 25 huttes, petits hameaux *li* de 200 habitants environ, avec un tertre du dieu du <sup>p.89</sup> Sol *chö*, une école et un marché. Ces petits villages, disséminés et comme perdus au milieu de la plaine marécageuse, avaient dû exister dès les temps plus anciens, car il avait fallu nécessairement installer les maisons sur les points les moins bas des plaines, anciens bancs de sable, anciennes rives du fleuve ou d'un de ses bras, afin qu'elles ne fussent pas emportées par les eaux ; et sur ces points, qui ne devaient pas être très nombreux, les maisons se groupaient naturellement en villages.

Ces villages étaient des centres d'où les paysans partaient à la recherche des terrains à cultiver. En effet, il ressort d'une série de traits encore apparents dans la vie paysanne des débuts de l'époque historique, qu'on n'avait pas toujours cultivé des champs permanents. Certes, vers la fin des Tcheou, la population devenant plus nombreuse et les travaux d'assainissement prenant de plus en plus d'ampleur, il fut possible d'établir des champs permanents : il y en avait déjà aux temps où écrivaient les poètes qui ont composé les odes du *Che-king*, et on en attribuait alors la création aux Saints *cheng-jen* de l'antiquité, en particulier à Yu le Grand. Mais il n'en avait pas toujours été ainsi. Les Chinois du Nord cultivaient surtout le millet, qui n'aime guère les terrains humides et marécageux. Il fallait par conséquent chercher, souvent loin du village, des terrains un peu hauts : on y brûlait la brousse pour y faire un champ, puis, quand le sol s'épuisait, on abandonnait l'endroit, et on en cherchait un autre. De cette culture par défrichement temporaire au moyen du feu, le rituel, la légende, la mythologie antiques ont conservé la trace. La chasse d'hiver *cheou* se faisait en brûlant la brousse : n'y a-t-il pas là un dernier souvenir de la chasse qui accompagnait l'incendie préparatoire au défrichement, quand, après avoir abattu les arbres et dessouché le terrain, on mettait le feu à l'abattis, et on tirait au délogé des animaux que le feu et la fumée faisaient fuir ? Dans la légende de Yu, divers héros viennent après lui porter aide aux hommes ; or, ce n'est qu'après que Yi leur a enseigné la chasse, que le Souverain Millet *Heou-tsi* leur apprend à planter les céréales. Les modernes ont vu là une espèce d'histoire légendaire en raccourci de l'évolution de la société chinoise, qui, de nomade et chasseresse pendant une première période symbolisée par Yi, serait devenue <sup>p.90</sup> sédentaire et agricole dans une seconde période symbolisée par Heou-tsi ; mais cette interprétation rationaliste et évhémériste d'une légende mythologique n'est guère vraisemblable. Les anciens ne l'entendaient pas ainsi, et ils avaient raison. Nous savons par Mencius que Yi était le Régent du Feu *houo-tcheng* : on trouve là cette alliance du feu et de la chasse préparatoires à la culture du sol, dont la chasse d'hiver fut la dernière trace rituelle à l'époque historique.

Plusieurs familles devaient s'associer pour effectuer un défrichement, travail considérable : elles abattaient, dessouchaient, brûlaient le terrain en commun ; elles organisaient en commun l'arrosage en élevant l'eau d'une mare ou d'un bras de rivière proche ; elles s'entraidaient pour la garde de la récolte sur pied ou pour la moisson. Plus tard, quand des champs réguliers et permanents eurent pris la place des défrichements temporaires, il subsista quelque chose de ce système de travail collectif et d'entraide mutuelle dans l'organisation du *tsing*. Nous la voyons mal, cette organisation, car les descriptions que nous en avons datent d'un temps où elle était, semble-t-il, en pleine décadence, et de plus, elles sont systématisées et idéalisées, comme chaque fois que les Classiques parlent de la vie antique. Mais nous pouvons du moins en discerner les grandes lignes : les champs étaient divisés en grands carrés d'environ un *li* de côté que cultivaient en commun huit familles ; chaque carré formait neuf lots, un pour chaque famille et un pour le seigneur



local. C'était en somme la régularisation de l'ancien défrichement préhistorique.

L'éloignement du défrichement par rapport au village avait eu sur la vie paysanne une influence considérable, et on en trouve la trace très nette à l'époque historique, dans le fait que les paysans chinois quittaient entièrement le village d'hiver pendant la période des travaux agricoles, pour aller s'installer dans de grandes huttes *lou* au milieu des champs. <sup>p.91</sup>

Aux jours du troisième mois, nous prenons nos charrues,  
 Aux jours du quatrième mois, nous partons (du village),  
 Avec nos femmes et nos enfants  
 Qui nous apportent à manger en ces champs méridionaux.

On faisait d'abord cérémoniellement « sortir le feu » *tch'ou-houo* de la maison du hameau au troisième mois, en éteignant le feu ancien et en rallumant un feu nouveau de bois d'orme *yu* ou de saule *lieou*, à l'aide d'un foret *kouan*, sur des aires à feu *houo-kin* préparées en plein champ dès le mois précédent. Tous alors, hommes et femmes, garçons et filles, allaient s'installer dans le *tsing*, à proximité de l'aire du feu nouveau du printemps, dans de grandes huttes communes *lou*, où ils s'entassaient pêle-mêle par groupes de trois familles cultivant trois lots d'un même *tsing* : c'est pourquoi chaque rangée de trois lots s'appelait une demeure *wou*. Ils vivaient alors entièrement en plein air, travaillant aux champs.

Ils ne rentraient au village qu'à l'approche des froids. Au neuvième mois, ordre était donné aux paysans de rentrer au village ; c'est ce que prescrivent les Ordonnances Mensuelles du *Li-ki* :

Le froid vient, très fort ; le peuple n'a pas la force de le supporter ;  
 que tous rentrent dans les maisons !

On faisait alors « rentrer le feu » au dernier mois d'automne, par une cérémonie inverse de celle du printemps, en l'éteignant sur les aires du *tsing* pour le rallumer au foyer de chaque maison. Et chaque famille retournait alors habiter sa maison *tchö* en pisé dans le village *li*.

Tous ces actes rituels, qui n'avaient plus de sens à l'époque historique, quand la mise en valeur de la plaine avait permis des cultures permanentes à proximité des villages, n'étaient plus alors que des survivances. Mais ils conservaient le souvenir des temps lointains où ils avaient été des actes réels de la vie des paysans.

Ainsi, bien que les documents contemporains manquent (puisque, suivant toute vraisemblance, aucun des textes de la littérature chinoise antique, *Chou-king*, *Che-king*, *Yi-king*, etc., ne remonte à <sup>p.92</sup> plus de quelques siècles avant l'ère chrétienne), il n'est pas absolument impossible de se faire une idée

de la vie des Chinois préhistoriques aux temps lointains où ils créèrent les premiers éléments de leur civilisation. On peut se rendre compte comment les ancêtres des Chinois, favorisés, dans une certaine mesure, par des conditions d'habitat plus heureuses, commencèrent à devancer leurs voisins restés retardataires, et à émerger peu à peu de la barbarie commune.

Il resterait à vous faire voir comment, peu à peu, ils essaimèrent hors de leur domaine primitif, remontant les fleuves à la recherche des plaines de loess, et colonisèrent à l'extrême Ouest les vallées de la Wei, de la Fen et de la Han, tandis qu'au Sud ils pénétraient jusque dans la partie supérieure des bassins des petits affluents de gauche du Fleuve Bleu, assimilant les barbares ou les refoulant dans les montagnes ou les marais. Mais, de cette seconde phase du développement de la civilisation chinoise, phase qui s'est continuée, sous des formes diverses jusqu'à nos jours et qui continue encore, je n'ai pas à m'occuper ici. C'est seulement des tout premiers temps de la civilisation chinoise que je voulais vous entretenir. J'espère vous avoir montré dans quelles conditions cette civilisation commença à se développer, au cours des siècles qui précédèrent le début des temps historiques, dans la grande plaine du bas Fleuve Jaune.

\*

\* \*

- I. [Influences occidentales en Chine avant les Han.](#)
- II. [Le roman historique dans la littérature chinoise de l'antiquité](#)
- III. [La vie courante dans la Chine des Han.](#)
- IV. [Les commencements de la civilisation chinoise](#)

Nom du document : hm\_etudes\_pdf.doc  
Dossier : C:\CSS\ChineWord051204  
Modèle : C:\WINDOWS\Application  
Data\Microsoft\Modèles\Normal.dot  
Titre : Mélanges posthumes, études historiques  
Sujet : série Chine  
Auteur : Henri Maspero  
Mots clés : Chine antique, Chine ancienne, roman historique  
chinois, Chine des Han, civilisation chinoise, ancient China, chinese  
civilization  
Commentaires : [http://www.uqac.ca/Classiques\\_des\\_sciences\\_sociales/](http://www.uqac.ca/Classiques_des_sciences_sociales/)  
Date de création : 07/09/05 11:29  
N° de révision : 5  
Dernier enregistr. le : 07/09/05 11:37  
Dernier enregistrement par : Pierre Palpant  
Temps total d' édition 8 Minutes  
Dernière impression sur : 07/09/05 11:37  
Tel qu' à la dernière impression  
Nombre de pages : 43  
Nombre de mots : 14 897 (approx.)  
Nombre de caractères : 84 918 (approx.)